

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.
 PÓEROCZNIE..... 8 fr.
 ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą :

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.

Etranger :

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

SALUT à nos frères d'Amérique

Si l'impression produite par l'entrée en action des Etats-Unis a été très profonde dans tous les pays de l'Entente, elle ne l'a pas moins été dans les milieux polonais.

Réduits à contre-cœur à être témoins passifs de la grande lutte ou forcés à combattre pour une cause qui n'était pas la leur, les Polonais ne cessaient, dans ce moment décisif de leur histoire, de tourner leurs regards vers leurs frères d'Amérique. Ils savaient que là-bas, sur le sol libre des Lincoln et des Washington, battaient à l'unisson 4 000.000 de cœurs polonais. Ils savaient que ces quatre millions de leurs frères n'avaient nullement rompu les liens qui les rattachaient au sol natal. Ils savaient que leur fidélité à la cause nationale était à toute épreuve, qu'il ne cessaient pour un seul instant de penser à l'avenir de la mère-patrie, qu'ils travaillaient pour elle et qu'ils étaient prêts à consentir pour cette sainte cause les plus grands sacrifices.

C'est que l'émigration polonaise en Amérique représente véritablement un corps d'élite. Elle est formée en majeure partie de travailleurs qui ont abandonné le sol natal à cause des difficultés économiques et politiques qu'y avaient créées les puissances copartageantes. Ils savaient qu'au delà des mers il y avait un Etat où, sans s'inquiéter d'où il venait, quelle langue il parlait et quelle était la religion qu'il confessait, on ne demandait à chaque citoyen que d'observer les lois justes et équitables du pays et d'être une force productive contribuant au bien-être général.

Aussi depuis bientôt quarante ans, les Polonais ne cessèrent-ils d'affluer aux Etats-Unis. La Galicie, à elle seule, donnait en certaines années un chiffre de 250.000 émigrés. Beaucoup d'entre eux se fondirent avec la population locale, beaucoup oublièrent la langue de leurs pères et mariés à des Américaines devinrent des vrais Yankees. Mais, par contre, d'autres s'attachèrent à garder pieusement les traditions ancestrales.

Des centaines d'écoles fondées par de nombreuses associations surent conserver intacte dans les nouvelles générations la pureté de la langue polonaise et on ne tarda pas à voir surgir sur le sol libre des Etats-Unis une « nouvelle Pologne ».

Bien avant qu'il fût question de la guerre actuelle, des milliers de jeunes Polonais d'Amérique s'étaient constitués en associations sportives et en sociétés de préparation militaire. C'est de là que devaient naître les cadres de la nouvelle armée polonaise qui allait voler un jour à la délivrance de la mère-patrie.

Lorsqu'en 1914, éclata le conflit qui depuis bientôt trois ans inonde de sang l'Europe, les jeunes légions s'offrirent de suite à traverser les mers et à venir combattre sur le front européen.

Le directeur de notre revue qui, en sa qualité de président de la Fédération des Sokols, se trouva toujours en contact étroit avec les organisations polonaises des Etats-Unis, reçut plus d'une proposition de ce genre. Mais, le moment n'était pas encore venu. L'aigle blanc ne pouvait pas déployer librement ses ailes en Europe. Des restrictions d'ordre diplomatique, des difficultés insurmontables s'y opposaient.

Aujourd'hui, le cauchemar s'est évanoui. L'étendard étoilé des Etats-Unis se déploie pour la défense du Droit et de la Justice au moment même où le peuple russe vient de secouer ses chaînes et qu'il offre la liberté à ses frères Polonais. Un avenir nouveau s'ouvre devant la Pologne. Le moment est venu où ses fils d'Amérique vont pouvoir accomplir l'œuvre si patiemment et si sagement préparée depuis des années.

Wilson, ce champion du Droit, ce grand homme en qui les Polonais des Etats-Unis eurent toujours confiance, à qui allèrent toutes leurs voix lors des élections présidentielles, Wilson, comme le disait encore le 31 mars *Polonia*, « a relevé le gant jeté à la civilisation par la barbarie ».

Celui qui, dans son message historique, a le premier proclamé à la face des chancelleries la nécessité du rétablissement d'une Pologne « unifiée, autonome et indépendante », vient aujourd'hui de convier la grande nation dont il est le représentant à affirmer par la force des armes ses sympathies à l'œuvre gigantesque des Alliés.

L'heure approche où débarqueront sur le sol de France les légions magnifiques des Polonais d'Amérique. Aux sons de l'hymne national, elles viendront se ranger aux côtés des modestes bataillons de volontaires polonais qui ont déjà largement payé leur dette de sang à leur pays d'adoption. Les héros glorieux qui les premiers s'élançèrent le 9 mai 1915 devant Arras à l'assaut des lignes allemandes tressailliront d'allégresse en voyant les phalanges des guerriers polonais fouler victorieusement ce sol si abondamment arrosé de leur sang.

De même que les légions de Dombrowski accoururent jadis des bords du Tibre pour voler à la suite des aigles impériales à la libération de leur patrie, nous verrons les cent mille soldats qu'équipent les Polonais d'Amérique, ce noyau de la vraie armée polonaise, guidés par les traditions glorieuses des Kosciuszko et des Pulawski, entrer bientôt triomphalement dans les murs de Varsovie redevenue pour toujours la capitale de la Pologne Unifiée et Indépendante.

PAUL DE NIC.

AU CHAMP D'HONNEUR

Joseph Buynicki, engagé volontaire pour la durée de la guerre, originaire de Dagda près de Dunabourg, tombé au Champ d'Honneur dans la Somme le 13 septembre 1916, a été cité à l'Ordre de son Régiment :

« 1^{er} Régiment de Tirailleurs algériens. Ordre n° 409. Dagda de Buynicki Marie-Joseph. Engagé

volontaire. Brave Tirailleur, plein d'entrain, blessé à l'assaut des positions ennemies, a refusé de se rendre au poste de secours, est tombé glorieusement quelques heures plus tard à son poste de combat. »

NOS BRAVES

M. le Dr Michel Zieliński, aide-major, vient d'être cité à l'Ordre du jour de la Brigade :

« Dr Michel Zieliński, aide-major au ...^e Rég. territ. d'Inf. le 22 mars 1917 pendant la préparation d'une attaque faite par son Bataillon et pendant cette attaque, a parcouru toute la position occupée, sans aucun souci du danger, contribuant puissamment à entretenir le moral des hommes auxquels il a su inspirer une entière confiance.

Avait déjà le 17 décembre 1914 à Maricourt et en avril 1915 à Perthes-les-Hurlus fait preuve d'une bravoure au feu remarquable. »

Alexandre Bronislas Borzecki, sous-lieutenant d'artillerie, cité déjà quatre fois à l'Ordre de l'Armée, vient d'être décoré de la croix de la Légion d'Honneur.

« Borzecki (Alexandre-Charles-Bronislas), sous-lieutenant (territorial) d'artillerie, observateur à l'escadrille N. 62 : observateur de tout premier ordre. Le 10 février 1917, au cours d'une mission lointaine, ayant été attaqué par trois avions ennemis, a abattu l'un d'eux, mis les autres en fuite et n'est rentré qu'une fois sa mission terminée. A abattu quatre avions ennemis depuis juillet 1916, déjà blessé au cours de la campagne et quatre fois cité à l'Ordre de l'Armée. » (*Journal Officiel* du 7 avril 1917.)

TALLEYRAND

et

la question de Pologne au Congrès de Vienne

Dans la série de six conférences qu'il vient de donner au Foyer sur « Talleyrand, ministre et ambassadeur », M. G. Lacour-Gayet a eu l'occasion de traiter la question de Pologne. Nous sommes heureux de donner la partie de la cinquième conférence qui est consacrée à ce sujet.

La question de Pologne avait été traitée d'une manière particulière par Talleyrand dans les Instructions qu'il avait fait signer à Louis XVIII.

« Le rétablissement du royaume de Pologne, y disait-il, serait un bien et un très grand bien ; mais seulement sous les trois conditions suivantes : 1° qu'il fût indépendant ; 2° qu'il eût une constitution forte ; 3° qu'il ne fallût pas compenser à la Prusse et à l'Autriche la part qui leur en était respectivement échue : conditions qui sont toutes impossibles, et la seconde plus que les deux autres. »

Avant de donner la suite de l'opinion de Talleyrand, il faut bien remarquer que dans sa pensée il s'agit du rétablissement du royaume, tel qu'il existait avant le premier partage, celui de 1772, avec sa superficie totale de 764.000 kilomètres carrés et sa population d'environ douze millions d'âmes. Continuons à citer :

« D'abord, la Russie ne veut pas le rétablissement de la Pologne pour perdre ce qu'elle en a acquis. Elle le veut pour acquérir ce qu'elle n'en possède pas. Or, rétablir la Pologne pour la donner tout entière à la Russie, pour porter la population de celle-ci, en Europe, à

quarante-quatre millions de sujets, et ses frontières jusqu'à l'Oder, ce serait créer pour l'Europe un danger, et si grand, si imminent que, quoi qu'il faille tout faire pour conserver la paix, si l'exécution d'un tel plan ne pouvait être arrêtée que par la force des armes, il ne faudrait pas balancer un seul moment à les prendre.»

Ce n'était pas la première fois que Talleyrand parlait des dangers que l'accroissement de la Russie du côté de l'ouest ferait courir à l'équilibre de l'Europe; il n'avait pas attendu la parole de Napoléon, dont il aurait d'ailleurs nettement désapprouvé l'une et l'autre alternatives, qu'avant cinquante ans l'Europe serait française ou cosaque. On connaît la lettre si remarquable que Talleyrand, ministre des Relations extérieures, adressait à l'Empereur le 17 octobre 1805, au moment de la campagne d'Ulm: il y exposait que si les Turcs n'étaient plus redoutables, les Russes les avaient remplacés, qu'il fallait contre eux fortifier l'Autriche, faire de ce pays le principal boulevard de l'Europe, « comprimer les Russes dans leurs déserts », et les amener ainsi à « porter leur inquiétude et leurs efforts » vers l'Asie méridionale; là, ils devaient rencontrer la concurrence des Anglais. On le voit: les relations suspectes d'Erfurt et le souvenir plus récent des services qu'Alexandre avait rendus indirectement à la cause de la légitimité, n'empêchaient pas Talleyrand de dénoncer le danger d'une Russie qui porterait ses frontières jusqu'à l'Oder, sous le prétexte de restaurer l'intégrité de l'ancien royaume de Pologne.

Quant à rendre la Pologne restaurée maîtresse de ses propres destinées, Talleyrand ne l'admettait pas davantage que de l'adjuger tout entière à la Russie.

« La Pologne, rendue à l'indépendance, disent les Instructions, le serait invinciblement à l'anarchie. La grandeur du pays exclut l'aristocratie proprement dite, et il ne peut exister de monarchie où le peuple soit sans liberté civile, et où les nobles aient la liberté politique ou soient indépendants, et où l'anarchie ne règne pas. La raison seule le dit, et l'histoire de toute l'Europe le prouve... Qu'on rende la Pologne à l'indépendance, qu'on lui donne un roi, non plus électif, mais héréditaire; que l'on y ajoute toutes les institutions qu'on pourra imaginer; moins elles seront libres, et plus elles seront opposées au génie, aux habitudes, aux souvenirs des nobles qu'il y faudra soumettre par la force, et la force, où la prendra-t-on? Et d'un autre côté, plus elles seront libres, et plus inévitablement la Pologne sera plongée de nouveau dans l'anarchie, pour finir de nouveau par la conquête.»

Discuter toutes ces affirmations que Talleyrand pose en manière d'axiomes pourrait entraîner loin; mais le ministre de Louis XVIII ne cédait-il pas trop facilement ici à l'opinion courante accréditée par les pires ennemis de ce malheureux pays, que la Pologne, terre de l'anarchie, était morte de ses vices internes? Il avait tout à fait oublié la constitution du 3 mai 1791, quand la Pologne avait eu le courage de faire loyalement l'examen de ses faiblesses et quand elle avait su y trouver un remède approprié. La constitution du 3 mai avait vaincu l'anarchie, fortifié la royauté, appelé la bourgeoisie à la vie politique, émancipé les classes rurales: voilà ce que la Pologne peut répondre à ses détracteurs systématiques. Elle peut leur dire aussi comment cet essai énergique de restauration intérieure fut brisé par l'hypocrisie d'un Frédéric-Guillaume de Prusse et par le cynisme d'une Catherine de Russie. La Pologne avait montré qu'elle était capable de se sauver elle-même et de se gouverner; mais ses assassins ne le lui avaient pas permis.

Quelle était la conclusion de Talleyrand sur la question polonaise? Donnons ce dernier passage des Instructions.

« Ne pouvant, sans un péril évident pour l'Europe, donner toute la Pologne à la Russie (et ce serait la lui donner toute, que d'ajouter seulement le duché de Varsovie à ce qu'elle

possède déjà), que peut-on faire de mieux que de remettre les choses dans l'état où elles avaient été par le dernier partage? Cela convient d'autant plus que cela mettrait fin aux prétentions de la Prusse sur le royaume de Saxe; car ce n'est qu'à titre de compensation, pour ce qu'elle ne recouvrerait pas, dans l'hypothèse du rétablissement de la Pologne, qu'elle ose demander la Saxe...»

« Si, contre toute probabilité, l'empereur de Russie consentait à renoncer à ce qu'il possède de la Pologne, ... et si l'on voulait faire un essai, le roi (de France), sans en attendre un résultat heureux, n'y mettrait aucune opposition. Dans ce cas, il serait désirable que le roi de Saxe, déjà souverain du duché de Varsovie, dont le père et les aïeux ont occupé le trône de Pologne, et dont la fille avait été appelée à porter le sceptre polonais en dot à son époux, fût fait roi de Pologne.»

« Mais, en exceptant le cas où la Pologne pourrait être rétablie dans une indépendance entière de chacune des trois cours copartageantes, la seule proposition admissible et la seule à laquelle le roi puisse consentir, c'est (sauf quelques rectifications de frontières) de tout rétablir en Pologne sur le pied du dernier partage.»

« En restant partagée, la Pologne ne sera point anéantie pour toujours. Les Polonais ne formeront plus une société politique, formeront toujours une famille. Ils n'auront plus une même patrie, mais ils auront une même langue. Ils resteront donc unis par le plus fort et le plus durable de tous les liens. Ils parviendront, sous les dominations étrangères, à l'âge viril auquel ils n'ont pu arriver en neuf siècles d'indépendance, et le moment où ils l'auront atteint ne sera pas loin de celui où, émancipés, ils se rattacheront tous à un même centre.»

Il était nécessaire de connaître sur la question polonaise toute la pensée de Talleyrand: elle se ramène, on le voit, à trois propositions essentielles:

Pas de reconstitution de la Pologne au profit de la Russie, à un titre quelconque: ce serait un danger européen;

Si l'ancienne Pologne est rappelée à la vie, que son roi soit le roi de Saxe; mais cette solution n'a aucune chance de durée;

Que les partages de 1795 soient maintenus en bloc; qui sait si ce ne sera pas pour les Polonais le moyen le plus sûr d'arriver à l'âge viril?

Pour comprendre avec quelle passion anxieuse les Polonais de 1815 suivaient les délibérations du congrès de Vienne, il n'y a qu'à se rappeler deux choses, qui remplissaient alors toutes les âmes des compatriotes de Kosciuszko.

Le crime qui avait achevé de rayer leur pays de la carte de l'Europe était d'hier, il avait à peine vingt ans de date, et qu'est-ce que vingt ans dans l'histoire d'un peuple, quand la vie d'un peuple n'est faite que de souvenirs ineffaçables et de longs espoirs? En outre, depuis neuf ans par quelles secousses était passée l'âme polonaise! En 1806, Napoléon, le vainqueur d'Iéna, le conquérant de Berlin et de Varsovie, était apparu à toute la Pologne comme le dieu de la vengeance et de la réparation. A une députation polonaise qui était venue le saluer à Berlin, le 19 novembre 1806, il avait dit: « Jamais la France n'a reconnu les partages de la Pologne et il ne fut jamais dans son intérêt que ces partages eussent lieu... L'intérêt de la France et de l'Europe exige que la Pologne existe. » En 1807, au traité de Tilsit, il obligeait la Prusse à rendre, à l'exception de quelques enclaves, toutes les provinces qu'elle avait volées à la Pologne; il en avait fait le duché de Varsovie, qui comprenait les six départements de Varsovie, Plock, Lomza, Kalisz, Poznan (Posen), Bydgoszcz (Bromberg). En 1809, au traité de Vienne, il reprenait à l'Autriche à peu près tout ce qu'elle avait volé: c'étaient quatre nouveaux départe-

ments, Cracovie, Radom, Siedlce, Lublin, qui s'ajoutaient au duché. Le nouvel Etat avait reçu une constitution très sage, préparée par une commission polonaise, et le roi de Saxe, devenu duc de Varsovie, l'appliquait dans le meilleur esprit. L'Empereur avait rendu aux Polonais leurs couleurs nationales, leur langue, leurs institutions, leur armée, que commandait le prince Poniatowski. Un Français ne prononcera jamais sans un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration le nom de ces légions polonaises qui ont versé leur sang à flot sur tant de champs de bataille pour la cause de la France et de Napoléon.

Quand Bignon avait été nommé résident de France auprès de la cour de Varsovie, les talents de cet agent de premier ordre, qui aimait sincèrement la Pologne, avaient rendu le nom de la France encore plus cher à la noblesse polonaise, comme aussi aux classes inférieures. Aux réunions de la résidence en 1810 et en 1811 on voyait tous les grands noms de l'ancienne Pologne, les princesses Czartoryska, Sangusko, Radziwill, Sapieha, Sulowska, les comtesses Potocka, Zamoyska, Chodkiewicz, et combien d'autres, qui n'apportaient pas seulement à ces assemblées leur élégance et leur charme, qui y apportaient encore leur reconnaissance pour Napoléon, leur espérance que le grand homme allait bientôt parfaire son œuvre, en achevant de rappeler toute la Pologne à la vie. Que d'espérances avec l'année 1812! Les Polonais se répétaient les paroles que Napoléon avait adressées aux habitants de Wilno, quand il se trouvait le 11 juillet dans la capitale de la Lithuanie: « J'aime votre nation; depuis seize ans, j'ai vu vos soldats à mes côtés sur les champs d'Italie comme sur ceux d'Espagne. J'applaudis à tout ce que vous avez fait... Tout ce qui dépendra de moi pour secondar vos résolutions, je le ferai... La Providence consacra par le succès la sainteté de votre cause. » Quelques semaines plus tard, le 13 septembre, la Grande Armée était aux portes de Moscou; de la colline des Oiseaux qui domine à l'est la capitale des tsars, on apercevait les tours du Kremlin, on voyait briller les coupes dorées; et les soldats de Poniatowski, saisis d'une sainte ivresse, se mettaient à genoux et remerciaient Dieu: Moscou, Moscou! Napoléon était venu, pour que justice enfin leur fût rendue.

Combien le réveil avait été cruel! Trois mois seulement plus tard, le 10 décembre, Varsovie voyait arriver Napoléon avec une faible escorte; il avait laissé dans les forêts de la Russie et dans les glaces de la Bérézyna les débris de la Grande Armée; fugitif, il se hâtait de regagner la capitale de son empire. Tout le rêve polonais s'effondrait; qu'allait devenir la malheureuse Pologne, qui depuis six ans vivait d'illusions et se repaissait d'espérances?

L'un des chefs de l'aristocratie polonaise, le prince Adam Czartoryski, revint alors à une idée qu'il avait déjà représentée auprès de l'empereur Alexandre, quand celui-ci, qui était son ami personnel, l'avait adjoint au ministère des Affaires étrangères. Le prince Adam avait été séduit par ce qu'il y avait de généreux et de mystique dans l'esprit du tsar; il le croyait appelé à régénérer la Pologne, à lui rendre, à défaut de l'indépendance qui n'était pas sans péril, une autonomie qui permettrait à la malheureuse victime de refaire peu à peu ses forces. En se rendant en 1814 au congrès de Vienne, Alexandre s'était arrêté au château de Pulawy, le Versailles de la Pologne, qui était la terre patrimoniale de son ami. La princesse mère Czartoryska, le prince Adam, son frère le prince Constantin, ses deux sœurs, la princesse de Wurtemberg et la comtesse Zamoyska, lui avaient fait la plus brillante réception. A Vienne, tout un groupe de Polonais et de Polonaises, le comte Arthur Potocki, le comte Komar, le prince Radziwill, la princesse Paul Sapieha, la princesse Rosalie Lubomirska, la comtesse Sophie Potocka

la belle Phanariote, avaient placé leurs espérances sur Alexandre et sur Adam Czartoryski. Au tsar, disait-on, la couronne de Pologne; à son ami, le ministère des Affaires étrangères, à la place de Nesselrode, en attendant la vice-royauté de Pologne.

G. LACOUR-GAYET,

(A suivre.)

Membre de l'Institut.

Le cycle Frédéric Chopin

« Pour la Pologne et Frédéric Chopin », tel aurait pu être le titre général des trois séances données par la Société Frédéric Chopin, à l'École des Hautes Etudes Sociales, tant la gloire musicale de celui-ci est afférente à celle là.

A la première matinée, le conférencier M. Camille Le Senne, président de la Société, avait pris pour thème, « L'inspiration de Chopin et ses sources », sujet vaste qu'il a traité avec beaucoup d'érudition, d'humour et d'émotion. C'est d'abord la patrie qui inspire Chopin, cette patrie quittée pour toujours après les événements de 1830. « Il est rongé par le mal du pays », écrivait en 1834, son ami Orłowski. Né dans le district de Mazovie, il resta un Mazovien irréductible, et comme l'a dit éloquemment M. Paderewski, c'est dans sa musique que la Pologne entière vit, sent, agit. Mais, suivant la remarque de M. Camille Le Senne, si grande que soit la prédestination, — et Chopin était réellement prédestiné à l'apostolat patriotique — elle n'est jamais absolue. L'homme vit, et vivre c'est s'affranchir tous les jours un peu des influences originelles, c'est subir l'emprise et l'empreinte d'autres directions.

L'italianisme a été la première influence secondaire de Chopin.

« Il a beaucoup aimé les Italiens, a précisé M. Le Senne, les Rossini, les Bellini; il leur a même beaucoup emprunté; il a d'ailleurs transformé ces emprunts; il les a en quelque sorte décomposés, filtrés; il les a nuancés à l'infini. Ses dix-neuf ans de séjour à Paris devaient aussi le pénétrer profondément de mondanité. Son génie s'est épanoui dans la serre chaude des salons, au milieu d'un cercle d'adoratrices. »

Reste la plus délicate et aussi la plus cruelle des sources d'inspiration de Chopin : l'amour. M. Camille Le Senne en a parlé avec une sensibilité très compatissante et en faisant ressortir la beauté des sentiments de celles qui se succèdent dans l'enthousiasme puis dans le désenchantement du maître. Et l'éminent conférencier a conclu, aux applaudissements de l'auditoire : « C'est Constantia Gladkowska, aimée d'une tendresse si pure, regrettée, mais sans amertume : c'est Marie Wodzinska, éplorée, timide, victime des préoccupations bourgeoises de sa famille : c'est George Sand, tour à tour tumultueuse et maternelle; c'est miss Stirling si devouée; c'est la poétique couronne de la princesse Czartoryska, de la comtesse Potocka... Oui, sans doute, il y a dans tout cela de la tristesse, des renoncements, des déceptions, mais il y a toujours et partout de la grâce et de la noblesse, de l'élégance et du style, tout ce qu'on ne trouve pas à Weimar dans l'entourage du rapsode, flanqué de ses ambulantes... Culture latine avec Frédéric Chopin. Culture allemande avec Liszt. Le contraste est éloquent. »

Dans l'intermède, deux beaux poèmes du conférencier, déjà entendus au Père-Lachaise, devant la tombe de l'illustre musicien, « l'Ode à Chopin » et « Au monument de Chopin », ont valu les plus chaleureux rappels à M^{lle} Jeanne Margès, de l'Odéon, et à M^{lle} Guina-Rudel.

Dans la seconde séance, M. René Brancour, conservateur du Musée du Conservatoire de musique, a parlé en musicien et en poète de « l'œuvre de Chopin ». Dans un heureux rapprochement, il a comparé l'œuvre de Chopin à quelque mystérieuse cathédrale symbolisant l'effort de l'âme humaine luttant contre la mort. Ayant défini la cathédrale comme « un édifice dont les assises reposent sur le sépulcre et qui développe son ascension discontinuée vers la résurrection », M. René Brancour a montré l'œuvre du musicien s'harmonisant avec les parties du grandiose monument.

« C'est entre les lourds piliers, a-t-il dit, que sonne le glas de la Marche Funèbre, et les tintements obstinés de certains préludes...

« Gravissons les marches usées : nous voici dans le chœur orné de hautes draperies noires, à peine éclairées par les prunelles d'or des cierges. L'orgue joue les thèmes de ces nocturnes où flottent les ombres des chartreux de Valdemora; puis il prononce des accents tendres et graves empruntés à la *Polonaise-Fantaisie*. C'est l'oraison funèbre, pour l'office que célèbre la cathédrale en l'honneur de la Pologne crucifiée.

« Au fond de l'abside, aux angles des transepts et dans les recoins des chapelles, écoutons au passage les murmures et les prières d'un cœur oppressé, qui souvent ont surgi au milieu d'une improvisation comme un appel désespéré, comme un cri que la bouche n'a pu retenir, et qui s'échappe à travers la nuit... »

« Montons cependant : Voici la galerie dominant la nef aux colonnes élancées, fleuries de chapiteaux. L'ombre s'est atténuée sous les caresses de la lumière. Celle-ci, franchissant les rosaces et les losanges des vitraux, y cueille de ses doigts de feu, des touffes de bleuets, de violettes ou de roses pâles, qu'elle effeuille sur les dalles. N'y reconnaitrons-nous pas l'image de ces traits, d'une grâce à la fois somptueuse et fine, dont les doigts du maître se plaisaient souvent à enguirlander les souples contours de ses thèmes amoureux.

« Montons encore : voici l'étroit chemin qui enlote les tours de sa ceinture en pierre ciselée. De l'horizon s'élèvent les mâles accents des Poésies, unissant dans leur clameur triomphale la gloire de jadis à celle de demain! »

Après cette évocation lyrique, saluée des approbations d'un public nombreux, M^{me} Louise Sylvain, de la Comédie-Française, dit superbement trois poésies de M. René Brancour, à la gloire de Frédéric Chopin.

La troisième conférence, faite par M. Edouard Ganche, eut pour thème : « La Pologne et Frédéric Chopin : le patriotisme dans l'art ». Sur ce sujet, nous ne pouvions entendre que de magnifiques paroles de l'éminent historien de Frédéric Chopin, et du directeur-fondateur de la Société.

M. Edouard Ganche parla du chantre de la liberté et de la patrie polonaise, jugeant que cette partie de l'œuvre du musicien, laissée un peu dans l'ombre, doit maintenant avoir la première place. Cette œuvre unique et sublime, contient tous les cris tragiques et tous les appels exaltants des peuples livrés à la guerre. Ne pouvant défendre la Pologne en soldat, Chopin la servit avec une force plus redoutable que celle d'une armée, avec la puissance de son génie.

« En 1830, dit M. Edouard Ganche, une assistance inespérée empêcha la Pologne de mourir. Vaincue, brisée, matériellement et politiquement, des voix merveilleuses retentirent pour elle, affirmant sa volonté de vivre, sa grandeur, son importance, son droit; elles établirent une résistance spirituelle dont aucune torture ne viendrait à bout, elles élevèrent contre les oppresseurs des réquisitoires terribles, tandis que leur œuvre de vérité et d'idéal gagnait dans toutes les nations des sympathies reconfortantes et pouvant devenir libératrices. — Les quatre jeunes hommes prédestinés à cette défense assistaient à la ruine polonaise. C'étaient Frédéric Chopin, et ceux que, depuis, on nomme les trois grands poètes de la Pologne, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski. »

Ayant analysé les œuvres héroïques de Chopin inscrites au programme, telles l'*Étude en ut mineur*, et le 24^{ème} *Prélude*, inspirés par la chute de Varsovie, puis les mazurkas, les polonaises, celle en la bémol : « avec le roulement de ses octaves graves, galop effréné de millions de cavaliers qui passent dans le bruit des armes et d'une chevauchée quasisurnaturelle »; M. Ganche montra que « le génie de Chopin devient épique en face de la Pologne outragée, esclave, et qu'il se transforme en animateur, en excitateur de l'énergie défensive ».

M. Edouard Ganche expliqua ensuite comment l'œuvre de Chopin a conquis le monde et comment elle a fait connaître davantage et aimer la Pologne. « Chopin est le plus grand chantre des patries, parce qu'il fut le génie le plus vibrant et que sa patrie fut la plus malheureuse de toutes. L'amour donné à Chopin a rejailli sur la Pologne. Un pays est aimé pour ses arts, parce que la Beauté qu'ils expriment nous attire et nous charme. Un peuple civilisé qui a des goûts esthétiques n'est jamais un peuple de barbares. C'est la littérature et les arts plastiques qui nous ont fait admirer la Grèce, l'Italie ou l'Espagne, de même que les seules tendances sympathiques

que nous avons eues pour l'Allemagne, venaient de sa musique et de sa philosophie.

« Privée de ses poètes et de Frédéric Chopin, la Pologne n'aurait pas connu les grands mouvements d'opinion qui la soutiennent. Une nation composée d'agriculteurs, d'usinières, de politiques ou de commerçants habiles, peut être fort prospère et heureuse, mais elle suscite la convoitise et constitue une proie isolée que nulle amitié ne défendra, car on aime un peuple comme un particulier, non par intérêt, mais par des sentiments d'ordre émotif. »

Et dans une péroraison éloquente, M. Edouard Ganche conclut : « Partout les œuvres de Frédéric Chopin sonnent la diane, battent le rappel, par millions, elles sont comme des sentinelles semées à travers le monde, et en dépit de tous les malheurs, de tous les assassinats, elles éternisent la patrie, et immortalisent la Pologne. »

Le grand tragédien M. de Max vint dire le poème de M. Edmond Rostand, *Le Cœur de Chopin*, et fut rappelé quatre fois par un public enthousiasmé.

Trois pianistes réputés firent entendre à ces conférences quelques-unes des plus grandes œuvres de Chopin. M^{lle} Denise Sternberg parut à la première et joua avec un sentiment juste, une sonorité idéale et une technique supérieure, la *Sonate* en si bémol mineur, la *Polonaise-Fantaisie*, trois *Études* et le 8^{ème} *Prélude*. Au Petit Palais, M. Edouard Ganche nous avait déjà présenté cette belle artiste, au piano de Chopin, et nous aurions aimé voir sa ferveur musicale unie, dans la même séance, à l'élan passionné du grand historien de Frédéric Chopin.

M^{lle} Geneviève Debelly, virtuose incomparable, illustra la conférence de M. René Brancour, avec la 3^{ème} *Ballade*, l'*Andante spianato et Polonaise*, Op. 22 : deux *Impromptus*, la *Berceuse* et la *Valse* en ut dièse mineur. Son jeu, d'une finesse et d'une sûreté surprenantes, émerveilla.

A M. Victor Gille fut dévolu le difficile programme national de ces conférences. Il fit triompher tous les emportements et les révoltes du génie épique de Chopin avec une autorité et une puissance imposantes. En écoutant ces œuvres sublimes on se rappelait cette phrase de M. Edouard Ganche : « Quand le feu de la combativité les avive ou que l'esprit de la race les colore, elles enthousiasment et gagnent une victoire sur l'iniquité. »

Unifiée et indépendante

Parmi les nombreuses preuves de sympathie qui nous sont parvenues par suite de la proclamation de la Pologne unifiée et indépendante, nous nous permettons de citer cette lettre de M. Henri Welschinger, de l'Institut de France :

Cher Monsieur,

J'ai assisté avec émotion à la belle cérémonie patriotique du dimanche de Pâques à l'église de l'Assomption et j'ai trouvé, dans le *Graduel de la Fête*, une application directe à la joie qui animait tous les assistants « *Haec Dies Quam fecit Dominus, lactemur et exultemus in ea* ». C'est bien le jour qu'a voulu le Seigneur : réjouissons-nous et exultons d'allégresse en ce jour-là ! Les paroles éloquentes de Mgr Périé, qui traduisaient si parfaitement les sentiments de la grande assistance, ont été droit à tous les cœurs et le chant du « *Te Deum* » et de l'*Hymne polonais* ont couronné dignement ce Service solennel en l'honneur de la Pologne.

Je tenais à vous faire connaître ces modestes, mais bien sincères impressions et à féliciter, pour ma faible part, le Gouvernement provisoire russe de sa décision qui paraît empreinte de la plus grande loyauté en même temps que de la politique la plus sage. Ce ne sont plus là des promesses vagues ou hypocrites; c'est la voix même de la Russie populaire qui répond clairement aux appels vibrants de toute la Pologne. La création, sans équivoques et sans restrictions secrètes, d'un Etat polonais indépendant, fort de tous les territoires qui lui sont dus, sera enfin le gage de la paix dans l'Europe délivrée du joug allemand et de toutes les tyrannies. Nous avons, nous Français, vivement

souhaité de voir le jour sacré où la Pologne, rendue à elle-même, recevra la garantie certaine de son existence nationale. Ce que Montalembert et Perreye désiraient tant, nous le verrons donc !

Puisse la Russie, qui va elle-même constituer son gouvernement national, échapper à des divisions néfastes, à des erreurs, à des faiblesses, à des périls que ne manqueront pas de susciter ses ennemis ou des frères égarés. Je forme les vœux les plus ardents pour que le Comité ouvrier, repoussant de fausses suggestions, seconde l'œuvre difficile du Gouvernement provisoire et n'apporte aucun obstacle à la défense du territoire russe, à ses vraies Libertés et à la défaite des armées allemandes. Si des réformes utiles et sages succèdent à un régime de désunion et d'autocratie despotique, si les mesures de salut nécessaires sont appliquées avec modération et sans colère, si le pouvoir reste aux mains de politiques libéraux et échappe à celles des extrêmes, tous les espoirs sont permis et une ère de prospérité et de confiance succédera enfin à une ère d'agitation, de violence et d'inquiétudes.

C'est avec la sympathie la plus parfaite pour la noble nation russe et pour la généreuse nation polonaise que j'exprime, cher Monsieur, ces sentiments dont nul ne devra contester l'entière et absolue sincérité.

HENRI WELSCHINGER,
Membre de l'Institut.

CÉRÉMONIE A L'ÉGLISE POLONAISE

Un service solennel pour célébrer la résurrection de la Pologne unifiée et indépendante proclamée par le gouvernement russe a eu lieu le dimanche de Pâques en l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré. Des faisceaux de drapeaux alliés décoraient le chœur. À côté de la chaire, sur un fond de verdure, symbole de l'espérance, se déployait l'étendard polonais — aigle blanc sur fond amarante. Le devant de l'hôtel était décoré aux armes de la Pologne. Une foule nombreuse qui ne put tout entière prendre place dans l'église assistait à la cérémonie. On remarquait l'ambassadeur de Russie, M. Isvolsky, l'ambassadeur de Serbie, M. Vesnitch ainsi que des attachés et secrétaires d'ambassade des pays alliés. L'attaché militaire de Russie, comte Ignatiev et son adjoint, le capitaine Pantchoulidzé, le colonel Mokiewski et beaucoup d'officiers polonais du corps expéditionnaire russe en France, le général Pau, le capitaine G'Sell représentant le général Niox, le colonel Renard, le colonel Herke, le commandant Rybinski, le commandant Zaleski et de nombreux officiers français. Des places spéciales avaient été réservées aux légionnaires polonais de passage à Paris. Ils les partageaient avec des soldats et sous-officiers polonais du corps expéditionnaire russe en France qui avaient obtenu une permission pour venir assister à la cérémonie.

Parmi les notabilités françaises, étrangères et polonaises on remarquait : M. René Bazin de l'Académie française, MM. Lacour-Gayet et Welschinger de l'Institut, M. Camille le Senne, la Duchesse d'Uzès, M. Sheldon Philipps, M. Edouard Ganche, M. Georges Bienaimé, le révérend père

Bélarde des missions d'Orient, le Prince et la Princesse Sapieha, la Comtesse Clémentine Tyszkiewicz, le comte Constantin Plater, le baron et la baronne de Taube, M. et M^{me} de Halpert, le comte Maurice Zamoyski, M. Erasme Piltz, M. et M^{me} Jean de Reszké, M. Hulewicz, M^{me} Iza Zielińska, M. Kozakiewicz, M. Urbach-Rivière, M. et M^{me} André Pierre, M. Madeyski, M. et M^{lle} Silberstein, M. Maryan Lutosławski, M. Maurice Flaum, directeur de la succursale parisienne de la Banque Internationale de Pétrograd, M. Maurice Lewandowski, l'ingénieur Sosnowski, M. Casimir de Woznicki, etc., etc...

L'orgue était tenu par l'éminent maestro Amadei. Au cours de la messe célébrée par l'abbé Więckowski, aumônier de l'orphelinat polonais de Saint-Casimir, M^{lle} Szczepkowska, élève du maître Jean de Reszké, chanta un *Ave Maria* qui lui fournit l'occasion de faire valoir sa belle voix et sa virtuosité.

La cérémonie religieuse était présidée par Mgr Postawka, prélat de Sa Sainteté, directeur de la Mission polonaise à Paris. Il était assisté de Mgr Périé, ancien curé de Montmorency. Après avoir donné lecture de la proclamation de l'indépendance de la Pologne faite par le nouveau gouvernement russe, Mgr Périé exposa dans des paroles éloquentes les espérances dont sont animés à l'heure actuelle les cœurs polonais. « Pouvais-je trouver, s'écria-t-il, une plus belle occasion de parler de la résurrection de la Pologne qu'aujourd'hui où le monde célèbre l'anniversaire sublime de la Rédemption. Le Christ est le symbole le plus pur de la liberté, c'est lui qui apporta à l'humanité l'annonce d'une ère nouvelle, qui rompit les chaînes de l'esclavage et proclama le premier les grands principes d'égalité et de fraternité. Pendant de longues années, lors de votre pèlerinage annuel à Montmorency, aux tombeaux de vos grands hommes, je n'ai cessé de vous prêcher la patience et la confiance en la justice divine qui ne devait pas manquer de vous récompenser un jour de toutes vos souffrances et de tous vos sacrifices. Ce jour est arrivé. Le peuple russe libéré de ses chaînes rend à César ce qui était dû à César. L'iniquité d'un siècle est réparée. « Vive la Pologne ! Vive la liberté ! Vive la justice ! »

La cérémonie se termina par un *Te Deum* solennel d'actions de grâces et des prières pour le Saint-Père et les Alliés. La maîtrise exécuta le *Tu es Petrus* et le *Domine salvas fac Republicas* suivi du *Domine salvas fac Reges*.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés des départements et de l'étranger dont l'abonnement expire le 31 mars de vouloir bien nous adresser sans retard leur renouvellement afin d'éviter toute interruption dans la réception de notre revue.

THEODOR DE WYZEWA

À l'âge de 54 ans, vient de mourir le 8 avril, à Paris, un de nos compatriotes, Theodor de Wyzewa (Wyzewski) qui, par son talent, par sa connaissance des langues et des choses étrangères, est arrivé à occuper une place d'honneur dans les lettres françaises. Ce qui a fait son originalité, c'est justement cet esprit polonais que l'on retrouvera un jour en recherchant les origines de son œuvre. Né en Pologne, il est venu, dès son jeune âge, en France où il a fait ses études secondaires et supérieures. D'abord professeur de collège, il a abandonné son poste pour se vouer à l'art. Il a fondé, avec Ed. Dujardin, la *Revue Wagnérienne* qui trouva, à l'époque, beaucoup de fervents, mais aussi beaucoup d'ennemis. Il fut ensuite un des principaux rédacteurs de l'ancienne *Revue Indépendante*. Il écrivit au *Figaro*, à l'*Illustration*, etc., et, jusqu'à la fin de ses jours, régulièrement au *Temps* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il laisse une œuvre énorme dont une bonne partie anonyme, romans, critiques, biographies, traductions. Depuis la mort de sa femme, vivant isolé, ne recevant que quelques intimes, il fut éminemment bon et il fit beaucoup de bien autour de lui ; travailleur infatigable, il ne refusait jamais son concours à qui le lui demandait, et toujours il avait été encombré de manuscrits qu'on lui faisait lire, apprécier et corriger. Nombreux sont ceux qui lui doivent d'être arrivés.

Les obsèques de Theodor de Wyzewa ont eu lieu en l'église Saint-Thomas-d'Aquin le 11 avril, l'enterrement au cimetière de Vaucresson, près de Versailles. Nous prions sa fille M^{lle} de Wyzewa de trouver ici l'assurance de nos plus sincères condoléances.

Un télégramme de M. Milioukov

M. Erasme Piltz, homme politique polonais, dont le dévouement à la cause de l'Entente est bien connu, vient de recevoir de M. Milioukov, ministre des Affaires Étrangères de Russie, le télégramme suivant (du 11 avril 1917) :

« Heureux d'avoir servi de mon bras modeste le destin qui nous a fourni les possibilités inattendues pour accomplir vos vœux et nous rendre ainsi, — en réparant l'injustice séculaire commise contre le noble peuple polonais, — sa confiance et son amitié pour la lutte commune contre l'ennemi du slavisme et de la civilisation. »

(Signé) : M. Milioukov.

● Nécrologie.

Un double deuil vient de frapper la famille Mickaniewski. Le 20 mars s'est éteinte, à l'âge de 89 ans, M^{me} Adeline Mickaniewska, née Bulot. Jusqu'aux dernières années de sa vie, elle avait conservé toutes ses facultés et cette distinction aimable dont le charme attirait toutes les sympathies. Elle était veuve de Stanislas Mickaniewski, émigré de 1831 et qui était retourné en Pologne, prendre part à l'insurrection de 1848.

Quelques jours plus tard, le 28 mars, est morte, après des semaines de cruelles souffrances, sa fille, M^{lle} Maria..... Mickaniewska, compositeur et pianiste de grand talent. Ces deux nobles femmes avaient toujours gardé un profond amour

pour la patrie du vaillant Polonais dont elles portaient le nom.

Nous exprimons nos sincères condoléances au Dr W. Mickaniewski, médecin principal, et à son fils le Dr Mickaniewski, aide-major, actuellement sur le front.

A. SCHURR.

RÉPUBLIQUE ROYALE DE POLOGNE

IX

La raison qui empêcha le roi de Pologne d'aller au secours de Nowogrod-la-Grande fut la guerre qu'il eut à soutenir contre Mathias Korwin, roi de Hongrie. Les Bohèmes ayant appelé au trône de Prague un des fils du roi de Pologne, Ladislas, les Hongrois mécontents du gouvernement de Mathias suivirent leur exemple et offrirent la couronne de Saint Etienne à son autre fils Casimir. Celui-ci n'ayant pas tout de suite répondu à leur appel, Mathias Korwin eut le temps de se réconcilier avec ses sujets et déclara la guerre à la Pologne. Interrompue plusieurs fois par des trêves la lutte se prolongea depuis 1472 jusqu'à 1479, c'est-à-dire pendant tout le temps des démêlés et de la lutte de Nowogrod avec le grand-duc de Moscovie, détournant ainsi l'attention du roi de Pologne des affaires de cette république.

Après Nowogrod-la-Grande ce fut à son tour Michel, dernier duc de Twer, qui attaqué par Iwan III, se soumit à Casimir implorant sa protection. Mais le roi de Pologne occupé à la frontière occidentale de ses Etats ne put lui prêter main forte. La faute qu'il commit en abandonnant cet ancien allié de la Lithuanie, se fit bientôt sentir à ses successeurs.

En 1477, deux ambassadeurs de Nowogrod se présentèrent devant Iwan et Pun d'eux par flatterie lui donna le titre de *hosudar* (souverain), au lieu de celui de *hospodin* (seigneur) que les Nowogrodiens avaient l'habitude de lui donner. En conséquence, Iwan dépêcha aux habitants de cette ville un de ses boyards pour leur demander ce qu'ils entendaient par le nom de souverain, c'est-à-dire s'ils étaient disposés à lui prêter serment comme des sujets à leur monarque. A cette question le peuple se réunit, fait venir l'ambassadeur et lui demanda des explications ; mais il n'eut pas plutôt avoué dans quel but il s'était servi de cette expression, que le peuple furieux se jeta sur lui et le massacra. Dans son indignation le peuple Nowogrodien décida qu'il fallait de nouveau se soumettre au roi de Pologne. Le conseil national rassemblé adressa à Iwan la lettre suivante. « Nous vous rendons hommage comme à notre seigneur et grand prince, mais jamais vous ne serez notre souverain... Vous connaissez ceux qui vous ont proposé d'être souverain de Nowogrod ; châtiez leur imposture : nous punissons aussi comme ils le méritent ces traîtres et ces fauteurs de mensonges. » Tel fut le contenu de cette lettre ; mais les membres du conseil s'exprimèrent entre eux avec bien plus d'énergie encore et ne cachèrent point leur détermination de se soumettre de nouveau au roi de Pologne dans le cas où le grand-prince ne renoncerait pas à ses prétentions (1).

Pour réprimer cet esprit d'opposition et prévenir les suites qui pourraient en résulter, Iwan, sachant le roi de Pologne occupé en Hongrie, se hâta d'accourir à la tête d'une forte armée. Nowogrod la-Grande prise à l'improviste dut se rendre sans combat (1478), et accepter les conditions qu'Iwan voulut bien lui imposer. Ce dernier institua de nouvelles lois, de nouveaux impôts, supprima le conseil

national et fit conduire à Moscou sous bonne escorte tous les partisans de la Pologne ainsi que tous ceux qui étaient soupçonnés de lui être favorables, et confisqua leurs biens. Le peuple se plaignait et murmurait, mais le moindre symptôme d'opposition était sévèrement puni ; de riches négociants et de pauvres citoyens furent transportés par milliers au fond de la Moscovie, et leurs biens distribués aux Moscovites (1).

Iwan III Wasiliewitch, ayant ainsi augmenté la force de ses Etats aux dépens de ses voisins, voulut secouer aussi le joug des Tartares auxquels la Moscovie était encore soumise. En 1480, à l'instigation de sa femme Sophie Paléologue, lorsque le Grand Khan Akhmat envoya à Moscou des ambassadeurs avec son image nommée *basma* pour exiger le tribut et l'hommage, Iwan, disant quelques annalistes, prit le *basma*, le brisa, le jeta par terre, le foula aux pieds et fit mourir les ambassadeurs, à l'exception d'un seul auquel il dit : « Pars, va raconter à ton maître ce que tu as vu, et dis-lui que s'il a l'audace de troubler mon repos, je lui réserve le même sort qu'ont subi son image et ses ambassadeurs. » Malgré cet acte de hardiesse, Iwan n'eut pas le courage de résister à Akhmat marchant contre lui à la tête de ses Tartares. Sans accepter la bataille que ce dernier lui présenta sur les bords de l'Ougra il se retira dans sa capitale, où le peuple l'accabla de malédictions en s'écriant : « Le prince nous livre aux Tartares ! Il a surchargé le pays d'impôts sans payer de tribut à la horde, et aujourd'hui qu'il a irrité le Khan, il refuse de combattre pour la patrie ! » Ce fut Iwak, prince du Schiban ou de Tumen qui, ayant tué Akhmat de sa propre main délivra réellement la Moscovie des Tartares (2).

Nous avons dit que c'est à l'instigation de sa femme Sophie Paléologue qu'Iwan refusa le tribut à la horde. Son mariage avec cette princesse eut lieu dans les conditions suivantes :

« Ayant avec l'aide d'Iwak prince du Schiban secoué le joug des Mongols et renversé le tzarat de Kazan et de Kaptchak, dont plus d'un mourza, khan et autres dignitaires s'était fait dans leur propre intérêt grec ou moscovite, Iwan III prit lui-même le titre de tzar qu'il ne quitta plus. Quand après la prise de Constantinople, achevant la conquête de l'Orient par les Turcs, l'Eglise grecque, et tous ses patriarches et métropolitains se trouvèrent sous le joug et la domination des Musulmans, seul le métropolitain de Moscou représentait avec le tzar l'Eglise grecque indépendante.

D'autre part, Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient, avait deux frères, Démétrius et Thomas qui, sous le nom de despotes, dominaient dans le Péloponèse ou la Morée. Animés de haine l'un contre l'autre, ils se firent la guerre et facilitèrent le triomphe de Mahomet II, qui soumit le Péloponèse à sa domination. Afin de s'attirer les bonnes grâces du sultan, Démétrius envoya sa fille dans le sérail de Mahomet II. Thomas, au contraire, plein d'horreur pour les infidèles, s'enfuit de Corfou avec sa femme, ses enfants, un grand nombre de Grecs de distinction et courut se réfugier à Rome. Le pape Pie II et les cardinaux assignèrent à cet illustre exilé un traitement mensuel de trois cents écus d'or, par respect pour les rejetons des plus anciens monarques chrétiens. Thomas mourut à Rome ; ses fils, André et Manuel, continuèrent à y vivre des bienfaits du nouveau pape Paul II, bienfaits dont ils se rendirent indignes par leur conduite légère et scandaleuse ; mais Sophie, leur sœur, princesse de la plus grande beauté, devint l'objet de l'affection universelle. C'est au moyen de cette princesse, élevée dans l'esprit du concile de Florence et devenue catholique, que le pape Pie II et ses successeurs, Paul II et Sixte IV, espèrent attirer la Moscovie à l'union avec l'Eglise latine.

Iwan III, de son côté, désirant obtenir la main de cette princesse, dans l'espoir que ce mariage rendrait les tzars de Moscou héritiers des empereurs grecs, avait promis au pape Paul II d'accéder à l'union des deux Eglises orientale et occidentale conclue à Florence en 1439. Les négociations ouvertes à cet effet ne furent terminées que par le pape Sixte IV dans une assemblée de cardinaux.

En 1472, la princesse Sophie Paléologue, accompagnée d'un légat du pape précédé de la croix latine, entra processionnellement sur le territoire moscovite, le mariage fut célébré à Moscou d'après le rite grec par le métropolitain en présence du légat. Mais quand celui-ci réclama ensuite l'exécution du décret d'union, Iwan lui ferma la bouche. « Une fois devenu l'époux de cette princesse, dit l'historien russe Karamsin, le monarque moscovite ne voulut plus entendre parler de cet objet » (1).

Après son mariage avec Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur de Constantinople, Iwan adopta pour ses armoiries l'aigle byzantin noir à deux têtes. Se considérant désormais l'héritier de l'empire détruit et le défenseur de l'Eglise grecque, dont il releva l'éclat à Moscou, il se déclara en même temps tzar autocrate de toutes les Russies. C'est alors que la Lithuanie aurait dû comprendre tout le danger qui la menaçait de la part de ce voisin. C'était bien elle et ses possessions ruthènes, tant les siennes propres que celle qu'elle s'obstinait à contester à la Pologne, qu'il visait dans sa déclaration. L'avenir l'a bien prouvé d'ailleurs. Ses successeurs eurent beau déclarer à leur tour qu'ils ne s'arrogeaient aucun droit aux dites provinces, telle par exemple Catherine II qui, en 1764, signa une déclaration semblable comme quoi en prenant le titre d'Impératrice de toutes les Russies elle n'entendait s'arroger aucun droit, soit pour elle-même, soit pour ses successeurs, soit pour son empire, sur les pays et les terres qui sous le nom de Russie, appartiennent à la Pologne et au grand-duché de Lithuanie, cela ne les empêcha nullement de tâcher de s'en emparer à la première occasion. Cette occasion se présenta pour la Grande Catherine huit ans après la déclaration ci-dessus mentionnée, notamment en 1772, ensuite en 1793, puis en 1795, dates des partages consécutifs de la Pologne.

Sur ces entrefaites le roi de Hongrie Mathias Korwin venant à mourir, le roi de Pologne y envoya son fils que les Hongrois avaient déjà précédemment élu au trône de Saint Etienne lors de leurs démêlés avec Mathias. Mais cette fois-ci ce fut aussi en vain, la Hongrie préféra se donner à son frère Ladislas, roi de Bohême.

L'empereur Frédéric III de Habsbourg, en voyant ainsi lui échapper les deux plus beaux fleurons de sa couronne, la Bohême et la Hongrie, se trouvant avec la Pologne aux mains des Jagellons, voulut s'en venger sur cette dernière. Ne pouvant plus, à l'exemple de Sigismond de Luxembourg, avoir recours pour cela à la Lithuanie que le roi de Pologne gouvernait lui-même sans l'intermédiaire d'aucun grand-duc, il se tourna vers la Moscovie et conclut avec Iwan III une alliance contre la Pologne (1491).

Et c'est ainsi que le royaume des Jagellon se croyant libéré du danger allemand après avoir brisé à Grünwald et à Thorn la puissance grandissante des Chevaliers de la Croix, le vit réapparaître dans cette nouvelle menace, celle du Saint-Empire se liguant contre lui avec Moscou, signe précurseur du sort tragique qui devait l'atteindre à la fin du XVIII^e siècle.

Ce danger ne fut conjuré pour le moment que par la mort prématurée de Frédéric III, décédé en 1493, deux ans après l'alliance conclue par lui avec Iwan.

4^e L'Assemblée de Troki 1499.

Casimir placé par le sort à la tête des deux nations, au lieu de les rapprocher davantage

(1) LEBEWEL, *Hist. de la Lithuanie et de la Ruthénie*, p. 171. — KARAMSIN, *Histoire de Russie*, t. VI, chap. III.

(1) *Idem*.

(2) LEBEWEL, p. 175 et KARAMSIN, t. IV, chap. III.

(1) LEBEWEL, *histoire de Lithuanie et de Ruthénie*, p. 175, et KARAMSIN, t. VI, ch. II.

comme il aurait dû et pouvait le faire, n'avait, en revanche, par la faiblesse et l'inconstance de son caractère, qu'élevé entre elles des mésintelligences. En montrant pendant assez longtemps une sorte de prédilection pour les Lithuaniens que toutefois il ne sut pas s'attacher, il offensa les Polonais et refroidit leur zèle pour le bien public au point que, pour ne pas lui accorder de subsides, ils négligeaient la défense du pays.

D'autre part, esprit naturellement orgueilleux, il ne savait pas cependant soutenir la dignité de son rang. Facile dans le commerce de la vie, il aimait à prodiguer des faveurs et des bienfaits sans aucune vue d'intérêt personnel; de façon que s'il ne gagnait pas les cœurs, on le tolérait facilement n'ayant pas raison de le craindre. Sans pouvoir rétablir l'harmonie entre les deux nations, entre lesquelles il avait lui-même provoqué des froissements, il les empêcha au moins d'en venir à une rupture ouverte, et leur donna, pendant son règne qui dura plus de quarante ans, le temps de se mieux connaître, et apprécier à leur juste valeur leurs rapports mutuels et leurs forces respectives.

Après sa mort. — Casimir mourut en 1492, — les seigneurs lithuaniens firent encore un essai de leur politique particulière antinationale, et entreprirent pour la dernière fois de s'isoler en élevant à la dignité de grand duc, le fils cadet du roi défunt, Alexandre, tandis que les Polonais fidèles à leur serment de Radom appelaient au trône de Cracovie son frère aîné, Jean-Albert, souverain légitime de Lithuanie.

(A suivre.)

JEAN TARNOWSKI.

BULLETIN

• Les projets de paix séparée de M. Sturmer et la Pologne.

Maintenant que le jour se fait sur les agissements de l'ancien régime russe et en particulier sur les machinations du fameux Sturmer de triste mémoire, il n'est pas sans intérêt de connaître la place qu'occupait la question polonaise dans les pourparlers qu'il avait entamés avec l'Allemagne. Selon le journal danois *Politiken*, Sturmer n'a cessé pour un seul instant de poursuivre l'idée d'une paix séparée. Il avait délégué en Suisse un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères qui s'y était abouché avec le prince Bulow. D'après les conditions élaborées par ces deux personnages, la Russie devait obtenir un passage libre à travers les Dardanelles et en outre les îles de la mer de Marmara dont la possession lui était garantie. L'Allemagne gardait la Courlande et la ville de Kowno, alors que la Russie recevait en compensation une partie de l'Arménie, de la Perse et de la Galicie ainsi que la Bukovine. La question polonaise devait être soumise à la décision d'une conférence internationale qui allait être appelée à statuer définitivement sur l'avenir de la Pologne.

• L'exportation du bois du Royaume de Pologne.

L'exportation du bois du Royaume de Pologne avait pris avant la guerre une grande extension. Elle était principalement dirigée en Haute-Silésie. Cette région est réduite à acheter soit dans le Royaume de Pologne, soit en Autriche tout le bois dont elle a besoin pour l'exploitation de ses mines. Il en est de même du bois de construction.

Avant la guerre, on importait du Royaume de Pologne en Haute-Silésie et en Allemagne les quantités suivantes de bois :

Grumes	73.433 tonnes.
Bois aligné	55.952 —
Bois de chauffage, traverses, poteaux de mines	103.865 —
La majeure partie de ce bois allait en Haute Silésie, savoir :	
Grumes	18.925 tonnes.
Bois aligné	18.016 —
Bois de chauffage, traverses, poteaux de mines	82.310 —

Il faut y ajouter les quantités suivantes expédiées par voie d'eau :

Traverses	9.777 tonnes.
Poteaux de mines	1.483 —
Grumes	1.451 —
Bois de construction et bois dur aligné non travaillé	73.827 —
Bois de construction et bois blanc aligné non travaillé	564.777 —
Bois de construction et bois dur travaillé	1.357 —
Bois de construction et bois blanc travaillé	56.286 —
Bois de construction et bois dur scié	1.960 —
Bois de construction et bois blanc scié	59.629 —
Osier	615 —

• Conférences sur la Pologne en province

Notre éminent ami, M. Georges Bienaimé, poursuivant la noble tâche, à laquelle il travaille depuis tant d'années, de faire connaître et aimer la Pologne, va faire ce mois-ci une tournée de conférences à travers la France.

Les événements de ces derniers temps ne manqueront pas d'attirer à ces conférences un nombreux public qui sera heureux d'apprendre à mieux connaître la question polonaise, de s'initier à l'histoire glorieuse de la Pologne et à son pénible martyre.

M. Georges Bienaimé commencera sa tournée de conférences par Marseille le 15 avril. De là, il ira à Lyon le 18 avril, puis à Roanne le 19 avril et enfin à Clermont-Ferrand le 21 avril. Ces conférences sont organisées par les Sociétés de Géographie de ces différentes villes.

• Exploitation du cuivre, du plomb et de l'étain dans le Royaume de Pologne.

Le district de Lysa Góra du gouvernement de Kielce possède de riches couches de minerai de cuivre. On y trouve du sulfate de cuivre, de la malachite, de la lazurite, de la pyrite de cuivre, du cuivre rouge et du cuivre natif. On y rencontre également des gisements d'étain oxydé dont les autorités autrichiennes viennent de reprendre l'exploitation.

Il en est de même d'une importante mine de cuivre, la Miedziana Góra, qui était exploitée avant la guerre. Dans les districts de Będzin et d'Olkusz, on trouve du minerai de zinc et de plomb. Ce dernier servait de longue date à alimenter les hauts fourneaux Frédéric aux environs de Tarnowice appartenant au gouvernement prussien. Quant au minerai de zinc, il était travaillé dans les hauts fourneaux de Będzin et de Dąbrowa. On compte plusieurs mines d'étain dans le district de Będzin, notamment celle de Pauliny à Zagórze appartenant à la Société des hauts fourneaux et des mines de Sosnowice, puis les hauts fourneaux Constantin à Dąbrowa qui sont la propriété d'une société franco-russe, enfin les hauts fourneaux de Będzyn appartenant à la Société Minière de Dąbrowa. L'usine de Pauliny employait avant la guerre 500 ouvriers, celles de Constantin et de Będzyn, chacune 200 ouvriers. Leur production annuelle s'élevait à 9.000 tonnes de zinc brut. Les laminoirs de Tillmann et Oppenheim à Będzin sont actuellement en marche. Ils emploient environ 100 ouvriers. A Sosnowice se trouve également une fabrique de blanc de zinc. Toutes les mines de zinc du Royaume se trouvent dans la région de Kielce. Ainsi la mine Boleslaw se trouve aux environs de Sosnowice, celle d'Ulysse ainsi que celle de calamine de Jozet à Trukienka, près de Dąbrowa. Au cours des dernières années avant la guerre, la production de ces mines variait de 10.000 à 55.000 tonnes de calamine et de 16.000 à 17.000 tonnes d'étain oxydé. Elle est donc sensiblement inférieure à celle des mines de Haute-Silésie qui produisaient avant la guerre plus de 100.000 tonnes de calamine, 100.000 tonnes de feuilles de zinc et 52.000 tonnes de minerai d'étain. Le nombre des ouvriers employés en temps normal dans les mines de zinc en Pologne s'élevait à 1.500. Il y a des chances que l'exploitation du zinc dans le Royaume prenne dans l'avenir une plus grande extension. Avant la guerre, une grande quantité du zinc que produisait le Royaume de Pologne s'en allait en Russie. Cette dernière ne possédait que quelques mines de zinc au Caucase dont on vient à peine d'aborder l'exploitation, alors que les usines de zinc du Royaume de Pologne sont munies de tout l'outillage moderne.

REVUE DE LA PRESSE

L'Intransigeant du 4 avril (JEAN RICHEPIN):

« Elle va être, cette Pologne, enfin. Il semble qu'elle soit déjà. On la sent palpiter. On entend les battements de son cœur, où vingt-cinq millions de cœurs vont s'unir pour fêter ta résurrection, pour revivre en toi, ô Pologne immortelle!

« Elle aura fleuri comme tu en avais l'espoir et la foi, cette cendre de tous les martyrs, cette cendre féconde à propos de laquelle notre Michelet raconte qu'un pape, sollicité par des Polonais de leur donner quelques reliques pour leurs églises, répondit en pleurant:

« — Ouvrez où vous voudrez la terre de votre pays, et prenez-y tout ce que vous voudrez, ce sera partout et toujours des reliques, cendre de martyrs.

« Cette cendre-là, ô Pologne, la vieille Europe en fera la cendre lustrale qui pourra seule purifier son front et son âme de la souillure infâme incrustée en elle par trois fois, grâce aux crimes de tes bourreaux et à la lâcheté des muets les laissant le martyriser.

« Car, il faut bien, tous, plus ou moins, en faire notre *mea culpa*, de ces crimes, et répéter là-dessus le mot définitif du Père Gratry :

« Depuis le partage de la Pologne, l'Europe est en état de péché mortel. »

L'Homme enchaîné (GEORGES CLEMENCEAU) :

« La Pologne attendait la parole définitive par laquelle la plénitude de son droit devait lui être rendue. Conscient de son devoir envers le peuple frère, le gouvernement russe — provisoire, mais légitimé déjà par le souverain exercice du droit populaire — a spontanément prononcé la grande parole de libération.

« L'heure était donc venue de la répudiation solennelle des vieux crimes du grand trio d'irréductible autocratie: Catherine II, Frédéric II, Marie-Thérèse. Toujours frémissante sous l'affreux aiguillon des pires misères de l'histoire, la Pologne, plus grande que jamais dans ses malheurs, ne fut jamais domptée. L'Autriche entreprit d'acheter l'oligarchie polonaise. L'autocratie russe développa contre sa « Province » polonaise toutes ses violences. Et le Prussien traita sa « part » de Pologne par toutes les méthodes ordinaires d'expropriation, de dépopulation, de dévastation morale et matérielle dont son arsenal est si richement pourvu. Et rien ne réussit des doucereuses perfidies de Vienne, pas plus que des extrémités barbares de Pétersbourg ou de Berlin. Silencieuse ou révoltée, la Pologne endurait confiante dans la revanche de la destinée.

« Quand, au nom du tzar, facheusement muet, le grand-duc Nicolas invita officiellement les populations polonaises à venir en aide aux armées russes, pour la conquête de leur autonomie. L'Europe soulagée salua de ses acclamations d'espérance l'annonce tardive d'un jour si longtemps attendu. Cependant, l'irresponsable absolutisme n'avait pas dit son dernier mot. La Galicie conquise par le grand-duc Nicolas, porteur de la promesse impériale de libération, vit revenir ses plus mauvais jours au moment même où elle saluait la venue des frères libérateurs. Nicolas II, toujours hésitant, n'avait pas craint de manifester ses sympathies polonaises en permettant l'emploi de la langue nationale dans les assemblées municipales de la Pologne russe. Ce même tzar — hélas! — au mépris d'engagements formels, allait déchaîner sur la malheureuse Galicie, délivrée du joug autrichien, les coups les plus sauvages de sa propre bureaucratie. La langue polonaise, autorisée par l'Autriche, se voyait brutalement interdite. Le tzar « libérateur » fermait les Universités nationales, pour en annoncer pitoyablement la réouverture, après ses armées refoulées de Lemberg et de Cracovie. Des troupes de popes orthodoxes s'installaient dans les églises catholiques. L'archevêque de Lemberg était déporté en Sibérie. C'est sous de tels aspects que se révélaient les procédures tsariennes de « l'autonomie polonaise ». Un long gémissement des foules écrasées par ceux-là mêmes qui leur avaient annoncé le salut.

« Et nous, les alliés, nous de qui elles avaient le droit d'attendre, en cette catastrophe totale, un regain d'espérance, nous ne pouvions faire entendre, avec la permission de la censure, que de faibles protestations, dans la crainte de fournir à l'ennemi, contre un souverain allié, l'argument de notre propre aveu dans la constatation d'attentats exécrables. L'Allemagne, cependant, en crut pouvoir tirer avantage, lorsque l'occupation de la Pologne russe l'amena à concevoir le dessein d'un recrutement polonais. Tentative magnifiquement déjouée par la noble attitude d'un peuple ferme en l'espoir d'une résurrection qui paraissait alors indéfiniment ajournée. Grands cœurs qui ne montrèrent jamais si dignes de leur haute renommée qu'en refusant de trahir ceux-là mêmes qui les avaient trahis!

« C'en était trop. La révolution russe allait venir, et la libération de la Pologne avec la libération de la Russie. C'est que, depuis longtemps, les deux causes étaient définitivement liées. Comment la Russie aurait-elle pu établir, consolider la liberté dans la Pologne à venir, quand elle en était elle-même frustrée? La Russie ne pouvait plus libérer l'opprimé qu'en se libérant elle-même. La Pologne ne pouvait plus se libérer qu'en libérant son oppresseur. Communauté de joug, communauté de libération. Quelle plus belle revanche du sort!

« Du gouvernement de la Révolution, les paroles décisives n'allaient pas se faire entendre — des paroles, cette fois, annonciatrices de réalisations. La Finlande, la Pologne allaient enfin renaitre. Magiquement, ses chaînes tombaient à l'heure même où, de ses propres mains, la Russie brisait ses propres fers. Voici donc qu'une députation polonaise se présente devant le prince Lvov, président du gouvernement provisoire, pour lui demander « un acte solennel proclamant l'indépendance, et l'unification des trois Polognes, ainsi que les droits des Polonais à prendre part à l'Assemblée constituante ». Et l'acte, ô prodige des prodiges! était immédiatement promulgué. »

ZA OCEANEM

Tuż za pierwszymi wieściami o wypowiedzeniu wojny przez Stany Zjednoczone, dosięga nas daleki a bratni odzew.

Rodacy nasi formują szeregi a raczej zastępy Sokolstwa polskiego zwierają na bój, na walkę z przemocą, na walkę z germanizmem.

Zapał ich i poryw, na skrzydłach gwiazdzystego sztandaru, ku Polsce wyciąga ramiona. I zapał ten i poryw w proklamowaniu Polski Zjednoczonej i Niepodległej znajdzie krynice niewyczerpane siły, potęgę ducha i rycerskiego poświęcenia.

Bracia nasi pojdą, pojdą nareszcie, boć już w pierwszym dniu wypowiedzenia wojny rwali się ku Polsce, chcieli formować legjony, zabiegali o podanie im ręki.

Wówczas, wówczas osadził ich na miejscu mur chiński rozmaitych względów międzynarodowych, wówczas racje polityczne czy dyplomatyczne były dopiero w zaraniu mających nastąpić wypadków, wówczas nikt nie przewidywał ani takiej wojny, ani takiego postawienia kwestji polskiej.

Dziś te mury i zawory prysły! Dziś zastępy Polaków powitane będą z radością!

Dziś dziesiątki tysięcy Polaków w Ameryce mogą na koniec z głębi serca, z głębi piersi zanucić pieśń nieśmiertelną i ruszyć z za morza do umiłowanej, do Niepodległej, Zjednoczonej, tej Jedynej na wieki Polski.

Zanim te słowa dosięgną naszych Braci... już powezmą decyzję i zamienią ją w czyn hardy, zawzięty, jak ich do Ojczyzny miłość, jak ich dla Ziemi Washingtona cześć.

Niechże nam atoli wolno będzie wyrazić na tem miejscu pragnienie.

Bracia nasi formują korpus polski. Korpus poważny, ileż sięgnie on z górą stu tysięcy ludu zaprawionego, ochoczego a przejętego wskroś tęsknotą, która rodzi bohaterów.

Korpus polski!

Owóż trzeba, aby korpus ten był tylko i czysto polskim, aby stał się zaczątkiem i ostoją przyszłej Polskiej Armji, aby ten korpus pod ojczystym stanął sztandarem i aby pod tym sztandarem zgromadził tych wszystkich Polaków, którzy znajdują się w zachodnim obozie Aljantów!

Jest że to rzeczą możliwą?

Bezwzględnie.

Naród amerykański, Kongres i Prezydent Stanów « Działwy Kościuszki » krępować nie będą, wrócą z całego serca Polsce to, co jest z Polski, co z lez Jej się poczęło, co Jej miłowaniem żyło.

Jest to rzecz możliwa.

Trzeba jeno chcieć i trzeba czynić.

Pod tem hasłem zasyłamy Braciom naszym w Stanach Zjednoczonych gorące pozdrowienie.

Niech Polska budząca się do niepodległości, niech Polska zjednoczona rozwinię nakoniec własne chorągwie i zajmie śród Aljantów należne Jej miejsce w szeregu.

WACŁAW GAŚTOROWSKI.

POLSKA SZKOŁA PODCHORAŻYCH W AMERYCE

Związek Sokolstwa Polskiego w Stanach Zjednoczonych Ameryki święcił temi dniami uroczystość otwarcia w Cambridge Springs (Pa.) Szkoły Podchorążych. Z uwagi na niezwykłość a zarazem, wobec wypowiedzenia wojny przez Stany Zjednoczone, doniosłość tego dzieła, podajemy poniżej artykuł naczelnego organu Związku Sokolstwa, zamieszczony w ostatnim numerze « Sokola Polskiego », wychodzącego w Pittsburgu:

« Zadaniem i celem Sokolstwa Polskiego jest odrodzić fizycznie i duchowo naród przez wychowanie mu jak największej liczby żołnierzy — obywateli, żołnierzy - patriotów, znających potrzeby i położenie swego społeczeństwa, kochających nade wszystko swoją Ojczyznę i umiejących jej wiernie i skutecznie służyć.

Przedsięwzięcie to nadzwyczaj trudne do wypełnienia i wymagające ogromnych wysiłków, z tego względu, że naród nasz pozbawiony jest od blisko półtora wieku własnej władzy państwowej, która jedynie tego rodzaju zadanie zdolną jest należycie uskuteczyć przez budowanie odpowiednich instytucji naukowych kosztem wszystkich obywateli.

Narody, żyjące własnym życiem państwowym, łożą olbrzymie fundusze na należyte kształcenie młodzieży i przygotowywanie jej do obrony swobod obywatelskich i do służby narodowej i państwowej.

Nasz naród, pozbawiony własnych uczelni cywilnych i wojskowych, nie ma, od przeszło stu lat, kontroli nad wychowaniem swej młodzieży i skutkiem tego tradycja polskiego żołnierza-obywatela zatarła się w pamięci u większości naszego społeczeństwa, czem się właśnie tłumaczy owa nieufność i niewiara w pracę i ideały sokole. Stąd pochodzą owe wszystkie przeszkody stawiane Sokolstwu w jego rozwoju przez samych Polaków. Stąd brak ofiarności naszego społeczeństwa na kształcenie polskiej młodzieży na zdrowych, silnych i rozumnych obywateli i żołnierzy. Tu również leży powód słabego rozwoju naszego Sokolstwa w stosunku do jego przepięknej i przepięknej idei.

Z braku własnego państwa i kontroli nad wychowaniem młodzieży sokolej, nie mamy wśród siebie odpowiednich ludzi, którzyby po Gniazdach umieli pokierować należycie i umiejętnie akcją swych współdruhów i ideę sokola zasiewać wśród najszerszych warstw. Dla braku właśnie odpowiednich nauczycieli po Gniazdach, rozmach pracy sokolej ogromnie szwankuje. W szeregi nasze wkradają się ludzie niepewnego autoramentu, zdobywają sobie zbyt łatwo posłuch i fałszują ideały sokole i wywołują ferment wśród najzdrowszych części społeczeństwa.

Fałszywie pojęte i zrozumiane obowiązki sokole powodują ogromne spustoszenie nie tylko wewnątrz samej organizacji, ale zasiewają jad zgnilizny moralnej w całym społeczeństwie.

By złemu skutecznie zaradzić, by pracę nad odrodzeniem społeczeństwa siłą pchnąć na właściwe tory, Zarząd Związku nosił się już od dawna z myślą założenia szkoły, któraby mogła wychować i wykształcić należycie setki instruktorów i nauczycieli dla Gniazd, którzyby umieli rozumnie, i w myśl wymagań chwili, prowadzić pracę odrodzeniową wśród naszego społeczeństwa.

Szkola taka była oddawna marzeniem całego Sokolstwa, które się obecnie staje rzeczywistością, z dniem 19 marca bieżącego roku.

Jak wielki brak takiej szkoły, odczuwało Sokolstwo nasze dowodzi fakt że na pierwszy kurs zgłosiło się z górą 150 uczniów, a przyjętych zostało około 100 młodych druhów, pragnących rozszerzyć i pogłębić nie tylko swe wiadomości wojskowe, gimnastyczne i skautowe, ale i obywatelskie.

Jestto objaw w wielkim stopniu dodatni i świadczący o zamiłowaniu do nauki wśród naszej

młodzieży i wielkiej żywotności naszego Sokolstwa.

Na uroczyste otwarcie Szkoły Podchorążych, dnia 21 marca, zaproszeni są najwybitniejsi mężowie i przedstawiciele największych naszych organizacji na Wychodźstwie. Uroczystość tę prawdopodobnie uświetni swoją obecnością największy i najzasłużniejszy z żyjących Polaków, Ignacy Paderewski.

Od Szkoły Podchorążych wiele wszyscy oczekujemy i wierzymy niezłomnie, że wyda ona spodziewane owoce nie tylko dla Sokolstwa ale całego naszego wychodźstwa i Ojczyzny. Wszak będzie to pierwsza szkoła obywatelsko-wojskowa od czasów słynnej szkoły Kadetów w Warszawie za czasów króla St. Augusta Poniatowskiego, której wychowankiem był Tadeusz Kościuszko, i późniejszej Szkoły Podchorążych, z której wyszli tacy patrioci jak Łukasieński, Wysocki i inni twórcy powstania Listopadowego.

Będzie to pierwsza Szkoła rycerska sokola pod wyłącznym kierownictwem Polaków, ufundowana w dwoim groszem naszego ludu na obczyźnie, która stanowi najpiękniejszy i najzaczniejszą dorobek naszego Sokolstwa w półwiekowym przeszło okresie jego życia. Z dumą też wielką spoglądamy na to dzieło naszego tułactwa na ziemi obcej i wierzymy, że będzie ono stanowić epokę przełomową w historii naszego sokolego Zakonu. Wierzymy najmocniej, że, przy dalszej szczerzej ofiarności naszego Wychodźstwa, Szkoła ta odpowie w zupełności swemu zadaniu, że będzie stale co pewien okres czasu wypuszczać ze swych murów coraz to nowe zastępy obywateli-żołnierzy, kochających nade wszystko Ojczyznę, gotowych na każde jej skinięcie życie swoje poświęcić i pełnych zaparcia się i poświęcenia, niestrudzonych i niezłamanych niżem szermierzy idei sokolej, idei odrodzenia fizycznego i duchowego narodu.

Lecz, by Szkoła ta była prawdziwą stałą Szkołą Podchorążych, by mogła spełnić nasze oczekiwania i marzenia, musimy, Druhowie, wszyscy jak najenergiczniej zabrać się do zbierania funduszy na jej utrzymanie. To, cośmy dotychczas złożyli i zebrali, jest dopiero kroplą w morzu, wystarcza dopiero na rozpoczęcie szkoły i prowadzenie jej zaledwie przed dwa do trzech miesięcy. Dlatego wzywamy całe Sokolstwo, wszystkich druhów i druhny bez wyjątku, by zabrali się z nową energią do zbierania składek na dalsze prowadzenie Szkoły, a temsamem przysparzanie naszemu Wychodźstwu coraz to nowych i świeżych zastępów prawdziwych żołnierzy-obywateli, prawdziwych rycerzy Polski powstającej, którzyby zdolni byli zorganizować milionowe zastępy niustraszonych rycerzy, umiejących zakreślić i utrzymać w całości granice przyszłej Polski zjednoczonej, niepodległej i wolnej od wszelkich obcych protektoratów.

Pamiętajmy, że dziś nie wolno nam chwili czasu zmarnować, że dziś przeżywamy chwile przełomowe, jakich naród nasz nie przeżywał od czasu rozbiorów Polski.

Witajmy Szkołę naszą z wiarą, że przejdzie ona najśmielsze nasze oczekiwania i w tym celu dołożymy wszelkich wysiłków, by jej byt trwały zapewnić ».

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— Głód w Warszawie przed 100 laty.

Pisma warszawskie przytaczają następujący urywek z wydanych na krótko przed obecną wojną « Wspomnień » ks. Leona Sapiehy.

« Nastąpił rok 1815. Przy świetnych dla przyszłości nadziejach, panowała w kraju najokropniejsza nędra. Rozpoczęły się przechody wojsk z całej Europy. Ile u kogo znajdowano produktów, zabierano na prowiant, równie jak konie i bydło. W dniu ogłoszenia istnienia Polski, była w Warszawie iluminacja, ale utrzymać jej nie można było. Chłopi i biedni gasili lampy, aby z nich łój wyjadać. Osoby nawet bogate ledwie raz lub dwa razy na tydzień pozwalały sobie na zbytek kawałka mięsa; kasza i kartofle były ich zwykłym pożywieniem. Pamiętam zadziwienie księżnej Pelagji Sapieżyny, żony księcia Franciszka, jednego z najbogatszych Panów na Litwie, gdy widziała u nas na stole kure pie-

zoną. Mówiła, że od kilku miesięcy kury nie jadła. Domy prywatne przepelnione były zakwaterowanymi wojskowymi, oficerów trzeba było żywić, i to samo im dawać co się samemu jadło. Raz, gdyśmy byli przy śniadaniu, a na stole stał półmisek z grubą kaszą, wpadł do pokoju oficer u nas zakwaterowany z talerzem w ręce w okropnej złości, przeklinając. Wtem spojrzał na stół, cofnął się i zaczął jaknajmocniej przeproszać. Pytany o powód gniewu, odpowiedział: „Już kilka razy dano mi tej potrawy i wskazał na kaszę. Sądziłem, że sobie ze mnie żarty stroją... Gdy jednak widzę, że to samo i państwo jadacie, nie mam prawa się skarżyć. Jednak dziwić się muszę że to ludzie jedzą...”

TEODOR WYŻEWSKI

(1862-1917)

W pierwszy dzień świąt Wielkiejnocy, po krótkiej chorobie, zmarł, w Paryżu, Teodor Wyżewski (Teodor de Wyzewa), urodzony w roku 1862 we wsi Kalusik, na Podolu, gdzie przebywał wówczas jego ojciec, uczestnik powstania 1831 roku, a później, emigrant we Francji. Kilka lat zaledwie mając, przyjechał Teodor Wyżewski, razem z rodzicami, do Francji; tutaj ukończył szkoły i studia uniwersyteckie. Przez pewien czas był nauczycielem gimnazjalnym, ale rychło ten zawód porzucił i całkowicie oddał się pracom literackim. W piśmiennictwie francuskim zajął wybitne stanowisko. Zarówno prace jego beletrystyczne (*Valbert, Contes Chrétiens, Ma Tante Vincentine* świeżo wydany *Le Cahier Rouge*) jak i studia literackie, i muzyczne (*Mozart, Beethoven et Wagner, Nos Maîtres Écrivains étrangers*), a wreszcie i liczne przekłady (*Résurrection Tolstoja, Les petites fleurs de Saint François d'Assise, La Légende Dorée*, książki Joergenson'a, itd.) zapewniły mu podczas miejsce w historii literatury francuskiej dziewiętnastego stulecia.

Teodor Wyżewski, — mimo że oddawna, — a szczególnie od śmierci żony, — zdrowie jego wiele pozostawiało do życzenia, — pracował bardzo dużo i bardzo poważnie, — oprócz bowiem licznych prac, które ogłaszał pod swoim nazwiskiem albo bez podpisu, pisywał perjodyczne kroniki, aż do ostatniej chwili, w *Le Temps* i w *Revue des Deux-Mondes*. Młodzi i początkujący pisarze znajdowali w nim zawsze chętnego doradcę, często współpracownika, nieszczędzającego czasu, służącego całą swoją powagą, całym swoim wpływem, dla poparcia, ich wysiłków i starań. Od śmierci żony, którą ubóstwiał, ś. p. Wyżewski prowadził życie odosobnione: nigdzie nie bywał i nikogo nie przyjmował, tylko kilkunastu najbliższych znajomych i przyjaciół; honorów, zaszczytów, odznaczeń nigdy nie szukał, nigdy nikomu ani kłaniał się ani schlebiać nie chciał; jesto jeden z głównych powodów, dla których w społecznej hierarchji literackiej, za życia, nie zajął stanowiska na jakie był zasłużony.

Sprawami polskimi interesował się zawsze bardzo żywo; rodakom, ile mógł, i jak mógł, pomagał. Choć wychowany we Francji, i przebywając niemal ciągle poza domem rodzinnym, po polsku mówił i pisał z łatwością. Był czas kiedy nawet zamierzał powrócić do Polski, a przynajmniej ożenić się z Polką. W tym celu wybrał się w podróż do Zakopanego, gdzie zabawiał kilka tygodni, ale, z usposobienia bardzo nieśmiały, nie zdołał nawiązać żadnych stosunków, a jedyną osobą, którą poznał, była urzędniczka na poczcie miejscowej. Wracając do Paryża, a chcąc przed powrotem zadobęczyć celowi podróży, z Krakowa, oświadczył się listownie urzędniczce pocztowej i został przyjęty. Po odbytych zaręczynach, powrócił do Paryża, aby ostatecznie uregulować swe interesy i pojechać

po żonę do kraju. Tymczasem « narzeczona » poczęła upominać się o pożyczki pieniężne coraz częściej i coraz większe, co stało się powodem zerwania stosunków i zaniechania projektu małżeństwa. Te szczegóły, które znamy z opowiadań ś. p. Wyżewskiego, godziło się podać dzisiaj do publicznej wiadomości na dowód jego ciężenia do kraju.

Jeżeli w swych kronikach w *Revue des Deux-Mondes* nie tyle pisywał o Polsce, ilebyśmy sobie tego byli życzyli (w ostatnich latach ogłosił artykuły o Krasieńskim, o Reynoncie, o Siemkiewicz, nie jego w tem była wina: wybór bowiem tematów zależy w tem czasopiśmie od redaktora naczelnego i bywa do pewnego stopnia narzucany. W każdym razie w całej twórczości pisarskiej ś. p. Wyżewskiego jest coś, co go różni od Francuzów, a co go zbliża do Polaków, i nie ulega wątpliwości, że te cechy oryginalne, które mu stworzyły nazwisko w literaturze francuskiej i które te nazwisko prekażą przyszłości, są właśnie cechami nawskroś polskimi.

Ś. p. Teodor Wyżewski osierocił córkę-jedynaczkę, która, od kilku miesięcy bawi w Ameryce. Zasyłamy jej nasze najszczerze i najserdeczniejsze wyrazy współczucia. (K. W.)

“ BEZDOMNY ” CZY “ BEZDOMY ”

Wobec podjętej na łamach « Polonii » dyskusji tyczącej się wyrazów bezdomny i bezdomny, pozwałam sobie przesłać te kilka słów dla wyjaśnienia tej kwestji postawionej, mojem zdaniem, na nie zupełnie właściwym gruncie, przyczem obie strony zarówno, tak mi się zdaje, mają i nie mają racji...

1). — Niema żadnej zasady gramatycznej, sprzeciwiającej się urabianiu, na wzór innych na *ny* zakończonych przymiotników, wyrazu *bezdomny*, o ile go wprost od rzeczownika *dom* wyprowadzamy. Przeciwnie, forma ta byłaby najzupełniej prawidłową, ale to jeszcze nie znaczy, ażeby ten wyraz, dlatego, miał być w użyciu.

Z drugiej strony, sam fakt, że danego wyrazu w tym lub owym słowniku nie napotykalmy, nie stanowi bynajmniej dostatecznej racji ni przyczyny, ażeby jego użycie miało być błędne lub nieprawidłowe. W wielu słownikach trafiają się rzeczy zbyteczne, gdy potrzebnych często niema. Mamy tego dowód przy wyrazie o którym mowa. Wyraz *bezdomny* podają słowniki jako zwykły przymiotnik a on takim nie jest, będąc dawnym imiesłowem, skąd nawet, jak to poniżej zobaczymy, jego pochodzenie i końcówka.

2). — W przymiotnikach zakończonych na *ny*, o ile od rzeczowników one urabiane, to *n* jeżeli jest pojedyncze należy nie do pierwiastka, lecz do końcówki. Jeżeli pierwiastek danego rzeczownika kończy się na *n*, to w urobionym zeń przymiotniku występuje przed *y* nie pojedyncze ale podwójne *n*. Np.: dum-a dum-ny, ogrom ogrom-ny, szum szum-ny, zgod-a zgod-ny, itd. Zaś: kamień kamien-ny, obrona-a, obron-ny, korona-koron-ny, zgon do-zgon-ny itd.

Uwaga. Przymiotniki na : *any*, *ony* tu nie należą i według innych zasad się urabiają.

3). — W dawnej polszczyźnie mieliśmy imiesłów bierny czasu teraźniejszego, dzisiaj zarzucony, a kończący się między innymi na : *my*, *ma*, *me*. Formę tę odnajdujemy w niektórych przymiotnikach o podobnej końcówce np.: *rzekomy*, *lakomy*, *ruchomy*, *rodzimy*, *wiadomy*, *widomy*, *znajomy*, *znikomy*, *chromy* itd., które wszystkie pochodzą od równobrzmiących z niemi słów. Tu należy i przymiotnik *bezdomny*, pochodzący od zarzuconego czasownika *bezdomieć* lub *obezdomieć* czyli stawać się lub stać się *bezdomnym*.

Z powyższego wynika, że wyraz *bezdomny* jeżeli go wprost od rzeczownika *dom* wyprowadzamy, nie jest błędem gramatycznym, tylko nie należy go mieszać z wyrazem *bezdomy*, mającym inne pochodzenie i inne wskutek tego znaczenie.

Ażeby właściwą różnicę w znaczeniu tych dwóch wyrazów mózż pojąć trzeba przedewszystkiem wiedzieć, w czem ona tkwi. A ponieważ jednakowe mamy tu źródłosłowy, przeto różnica ta tkwić może tylko w końcówce. Chcąc ją poznać należy więc przedewszystkiem wiedzieć, jakie każda z tych końcówek posiada znaczenie.

Otóż, suffiks *ny*, wytwarzający przymiotniki o tej końcówce, o ile dotychczas jest do rzeczownika, oznacza tego, który był obdarzony własnością wyrażoną przez dany rzeczownik lub własnością przyznawaną osobie, rzeczy lub pojęciu, które dany rzeczownik przedstawia. Np. dumny, oznacza obdarzonego dumą, sławny sławą itd. zaś w połączeniu z rzeczownikiem o prefiksie *bez*, suffiks *ny*, oznacza obdarzonego brakiem tego, co wyraża dany rzeczownik. Np.: bez-duszny, oznacza obdarzonego brakiem duszy, bez-rozumny brakiem rozumu itd. Przeto *bezdomny* oznacza obdarzonego brakiem domu.

Wyraz *bezdomy* natomiast, będący imiesłowem czasownika *bezdomieć* lub *obezdomieć*, oznacza tego, który obezdomiał czyli dom utracił. Widzimy, że znaczenie tych wyrazów jest różne i że wskutek tego zastępować się nie mogą.

Jeżeli wyrazu *bezdomny* w słownikach nie napotykalmy, to nie dlatego ażeby ta forma miała być nieprawidłowa, widzieliśmy, że nią nie jest, ale dlatego, że tego wyrazu się nie używa. A nie używa się on z tej przyczyny, że nie ma zastosowania. « Ludzi bezdomnych », czyli obdarzonych brakiem domu, **wcale niema**, bywają tylko tacy, którzy dom utracili, a ci są *bezdomi*. Tak jest i tak było, od początku świata. Adam i Ewa nie byli bezdomni, będąc w raju jak w domu, ale gdy go utracili, *obezdomniawszy*, stali się *bezdomi*. Mamy tu, jeśli nie pierwotne pochodzenie, w każdym razie, bezwątpienia, pierwsze zastosowanie tego czasownika i powstałego zeń imiesłowu.

Oprócz powyższych spornych wyrazów, mamy jeszcze wiele innych tego rodzaju przymiotników o dwojakiej końcówce i dwojakim znaczeniu, a które równie jak i one niedostatecznie w słownikach bywają określane. Takimi są np.: *beźnożny* i *beźnogi*, podawane w słownikach jako znaczące: oba : *nie mający nóg*, z czegoby wnosić należało, że mają to samo znaczenie i że bezwzględnie zastępować się mogą, tymczasem tak nie jest.

Wyraz *beźnożny*, znaczy: obdarzony brakiem nóg, zaś *beźnogi*, znaczy: *który nogę* lub *nogi utracił*. Więc, np.: niektóre płazy, jak węże, są *beźnożne*, jako od natury brakiem nóg obdarzone, zaś ktoby na wojnie nogę lub nogi utracił, wróciłby z niej *beźnogi*. Ale nikt z wojny *beźnożnym* wrócić nie potrafił. Musiałby na nią w takim stanie iść, a to jest czystem niepodobieństwem, choćby dlatego tylko, że, jak dotąd przynajmniej, ludzie od natury brakiem nóg obdarzeni, gdyby się trafili, stanowczo do wojska nie byłiby brani.

Oprócz wojaka, mamy i pewne sprzęty, które jak i on mogą być *beźnogie*, ale *beźnożnemi* być nie mogą. Do takich należy w pierwszym rzędzie stół, mogący być *beźnogim*, jeśli mu jednej lub więcej nóg zabraknie, ale *beźnożnym* być mu niepodobna. Musi on mieć przynajmniej choćby jedną nogę, inaczej nie mając na czem stać, nie byłby stołem.

Do tego rodzaju przymiotników należy także i wyraz *beźrogi*, podawany w słownikach jako znaczący: nie mający rogów, a znaczący właś-

ciwie : który róg lub rogi utracił. Np. : wół którego róg lub rogi zostałyby utracone albo jeleni po zrzuconiu rogów, każdy z nich stanie się *bezrogim* ale go bezrożnym nazywać nie możemy, skoro od natury rogami był uposażony.

Zwierzęta dzielimy nie na : różne i bezrożne, lecz na, rogate i nierogate, bo one z rogami się nie rodzą tylko rogacieją lub nie rogacieją. Wszelkie *rogale*, z wyjątkiem tych do kawy, przychodzą na świat bez rogów, które im dopiero później wyrastają. Stąd wnosić należy, że wyraz *rogaty* nie jest zwykłym przymiotnikiem, lecz jak wyraz *bezdomy* dawnym imiesłowem. I tak rzeczywiście jest. Wszelkie przymiotniki o sufiksie : *ty, aty, ily, yty*, są przymiotnikami słownymi, a mianowicie dawnymi imiesłowami, urobionymi od równobrzmiących z nimi czasowników Np. : bogaty pochodzi od bogacieć lub bogacić, głupkowaty od głupkowacieć, skrzydlaty od skrzydlacieć czyli nabierać skrzydeł, ospowaty od ospowacieć, kołowaty od kołowacieć, rogaty od rogacieć itd., podbity (koń, który się podbił) od podbić się, lity od lić, zbity (ziemia zbita) od zbić się, pokryty, np. sławą od okryć się, itd., podarty od podrzeć się, zażarty od zażreć się itd.

Natomiast o domu, stojącym na zbiegu dwóch ulic nie powiemy, że jest *narogi* lub *narogaty* ale *naróżny*, bo on nie tylko na rogu ulicy postawiony, lecz i zarazem obdarzony własnością rogu, sam stanowiąc róg.

Wreszcie, w przeciwstawieniu do wyrazu *bezrogi*, mamy wyraz *bezbieżny*, podawany w słownikach jako znaczący : nie mający brzegów, a jego znaczenie jest właściwie : obdarzony brakiem brzegów. Np. z rzeczy konkretnych uosobieniem *bezbieżności* jest kula, obdarzona powierzchnią, bez jakichkolwiek brzegów. Zaś tak samo jak o żadnym zwierzęciu nie możemy powiedzieć ażeby było *bezbieżne* z drugiej strony o żadnej rzeczy nie możemy powiedzieć ażeby była *bezbieżna* : jakkolwiek ta forma byłaby gramatycznie najzupełniej prawidłową tylko tego wyrazu się nie używa, nie ma on żadnego zastosowania.

Jakakolwiek rzecz, jeśli raz ma brzegi, takowych nigdy utracić nie może. Kształt tych brzegów może się zmienić, ale one nigdy istnieć nie przestaną. Jeżeli czemukolwiek brzegi obetniemy to ich przez to całkowicie nie usuwamy, ale, je obciawszy, nadajemy tym brzegom inny kształt lub je o tyle zmniejszamy. Dlatego to mówi się nie *odcinać* brzegi, lecz *obcinać* brzegi. Gdybyśmy jednak w tej czynności za daleko się posunęli, to nie brzegi danej rzeczy zginą tylko ona sama zniknie cała razem z brzegami. Widzimy tedy, że skoro żadna rzecz, posiadająca brzegi, utracić ich nie może to i żadna również nie może być *bezbieżna*.

Widzimy zarazem, że tego rodzaju kwestji językowych *ex cathedra*, w czterech wierszach traktować niepodobna, opierając się przytem jedynie na słownikach, gdzie znaleźć możemy, bo i znajdujemy najciekawsze rzeczy, jak np. : wyczerpujący spis wszelkich możliwych klucznicowych nawoływań na trzodę i drób, albo niesłychaną moc przeróżnych specjalnych nazwisk na specjalne choroby, co właściwie do medycznego słownika należy nie do ogólnojęzykowego, ale dostatecznych objaśnień tam gdzie potrzeba, nie znajdziemy.

Jakie skutki zbyt pospieszna i, bez należytego wyrozumowania powzięta decyzja w sprawach językowych za sobą pociągnąć może, mamy dowód w ostatnim postanowieniu Akademii. Umiejętności w Krakowie, dotyczącem między innymi VI-go przypadku przymiotników rodzaju nijakiego.

Niektórzy nasi uczeni filolodzy, dowodząc tego przez *a* plus *b*, utrzymywali, że nie należy mówić ani pisać inaczej, jak : *dobrym* dzieckiem i

dobrymi dziećmi. Ze swej strony inni nasi niemieccy uczeni filolodzy, dowodząc tego również przez *a* plus *b*, utrzymywali, że mówić i pisać należy nie inaczej, jak : *dobrem* dzieckiem i *dobremi* dziećmi.

Wobec takiego stanu rzeczy, prześwietna, Znicza językowego strzegąca nam Westalka, w kłopotcie : wśród tej zawieruchy wojennej, nie mająca czasu ni spokoju do rozpatrywania, kto ma tu rację a kto nie, lecz chcąc wszystkich zadowolnić, porwawszy w krewkości swojej za miecz Damoklesa, wiszących nam nad głową coraz to nowych, a nie do uwierzenia, najniespodziewańszych niespodzianek, krakowskim targiem lub sądem Salomona, co na jedno wychodzi, zwłaszcza w Krakowie, ten węzeł Gordyjski przecięła na połowę; każąc od dziś dnia mówić i pisać nie inaczej jak : *dobrym* dzieckiem, ale za to : *dobremi* dziećmi.

I tak oto nasi panowie Milusińscy, ulegać będą teraz do pewnego stopnia i co do pewnych właściwości, nieustannej zmianie. Mianowicie : każdy z nich pojedynczo wzięty i jakim takim przymiotnikiem opatrzony cieszyć się będzie cechą meżkości, którą, niestety! momentalnie utraci za lada spotkaniem z pierwszym lepszym jemu podobnym Milusińskim : nabierając przytem cechy nijakiej i równając się w tem najzupełniej z logiką niezwykłą naszych najwyższych sfer językoznawczych.

SIMPLEX.

POLEGLI

ś. † p.
JÓZEF BUJNICKI

Józef Bujnicki, Wolontarjusz, rodem z pod Dyneburga, poległ na polu chwały w bitwie nad Sommą, dnia 13 września 1916 roku.

Dzielny Żołnierz, wnuk i syn rodziny, znanej ze swego patriotyzmu i poświęcenia dla sprawy polskiej, został uczczony w rozkazie dziennym pułku strzelców algierskich, jako strzelec pełen odwagi, który, ranny w ataku na pozycję nieprzyjacielską, odmówił udania się na punkt opatrunkowy i poległ później, walcząc dalej ».

Cześć Jego pamięci!

OFIARY

Nadesłano do Administracji « *Polonii* » następujące dary :

Dla Ofiar wojny w Polsce :

WPP : Jeńcy Polacy z Montrambert, 40 fr. 50 cent. ; — Halina Karwowska, 5 fr. ; — Stanisław S., 8 fr. ; — L. Kowalski z Leeds w Anglii, 22 fr. ; — Jeńcy-Polacy z Horme, za pośrednictwem Jana Janowskiego, 65 fr. ; — Oddział Sokoła Jeńców-Polaków z Domérat, 55 fr. ; — Albert Hachlica, 5 fr. ; — Gozdawa Jackowski, 5 fr. ; — Stanisław Skibniewski, 41 fr. 40 cent. ; — Jeńcy-Polacy z Beaulieu za pośrednictwem A. Webera, 166 fr.

Razem nadesłano **352 fr. 90 cent.** Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « *Polonii* » (19.434 fr. 80 cent.) zebrano dla Ofiar wojny w Polsce **18.787 fr. 70 cent.**

Na Fundusz sierot imienia Sienkiewicza :

WPP : Ignacy Kreisler, 10 fr. ; — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « *Polonii* » (708 fr. 80 cent.) zebrano **718 fr. 80 cent.**

Na Fundusz Wydawniczy :

WPP : Stanisław Skibniewski, 5 fr. ; — Adam Mickiewicz z Rostowa nad Donem, 20 fr. Razem nadesłano, 25 fr. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « *Polonii* » (4.431 fr. 50 cent.) zebrano na Fundusz Wydawniczy **1.456 fr. 50 cent.**

Na święcone dla biednych Dzieci polskich w Paryżu :

WP. I. Krolak, 25 fr.

Summę tę doręczono Zarządowi ogródka do rozdania ubogim dzieciom.

Na więźniów politycznych Polaków, uwolnionych przez Rząd rosyjski :

WPP : Dr. F. Wagner-Kiciński, 20 fr. ; — Anna Bujnicka, zesłana na Syberję w roku 1864, 10 fr. ; — C. Bujnicki, syn, 5 fr. ; — Suzanna Bujnicka, wnuczka, 5 fr. ; — Marcin Karaś, 10 fr. ; — Ed. Zagwoźdzan, wolontarjusz, 2 fr. 35 cent.

Razem nadesłano **52 fr. 35 cent.**

Dla Żołnierzy-Polaków.

WPP : Henryk i Jadwiga Trutechlowie z Tu-luzi, 50 fr. ; — Bolesław Kanonowicz, szeregowiec dywizji Kanadyjskiej, 2 fr. ; — Marja Szafranska, 2 fr. ; — Pułkownik A. M., 100 fr. ; — Henryk Spielrein, 100 fr. ; — F. Neumark z Marsylii, 10 fr. ; — Jan Reszke, prezes Komitetu Rannych 100 fr. ; — Stanisław Skibniewski z Cannes, 20 fr. ; — Danielewicz, były legjonista, 10 fr. ; — René i Caraibee Picado z Costariki, 40 fr. ; — Gustaw Unucka z Lyonu, 8 fr. ; — Jan Śliwiński, 2 fr. ; — J. Kreisler z Besançon, 10 fr. ; — Ed. Fruchtmann z Barcelony, 25 fr. ; — Mme Cordelois, 1 fr. 40 cent. ; — Stanisław Piestrak, 30 fr. ; — Adam Mickiewicz z Rostowa nad Donem, 30 fr. Razem nadesłano, **540 fr. 10 cent.**

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « *Polonii* » (24.154 fr. 20 cent.) zebrano dla Żołnierzy-Polaków, do dyspozycji Komitetu Rannych **24.694 fr. 30 cent.**

NEKROLOGJA

† W dniu 5 kwietnia, zmarł w Nicei ś. p. Roman Royewski, uczestnik Powstania roku 1863, znany w Paryżu w szerokich kołach Kolonji, właściciel Domu komisowego. Ś. p. Roman Royewski urodził się w roku 1839 w Royewie, na Ziemi Michałowskiej, jako syn Wojeiecha i Franciszki z Pomierskich. Do szkół uczęszczał w Chełmnie i stąd, jako młodzieniaszek, udał się do Genewy do Szkoły wojskowej polskiej, przeniesionej w następstwie do Cuneo. Ze Szkoły tej, jako młody oficer, wyruszył do Powstania i walczył w jego szeregach niemal do ostatka, aż do chwili, gdy zapadłszy ciężko na zdrowiu i zagrożony chorobą płuc, zniewolony był do wyjazdu na południe Włoch. Po powrocie do sił, Roman Royewski powrócił do Polski, ukrywał się czas pewien w Warszawie, następnie próbował osiedlić się w Wiedniu. Do Paryża zjechał był w roku 1874 i tu zamieszkał na stałe, zażywszy, znany i przez szereg lat dobrze prosperujący, Dom komisowy.

Ś. p. Roman Royewski należał do znanej i bardzo szanowanej w Wielkopolsce rodziny, która, w chwilach przełomowych, dawała zawsze krajowi dzielnych a ofiarnych Żołnierzy i działaczy. Wziął był po rodzicach dość znaczną fortunę, lecz ta znikła rychło podczas wojaczki i pierwszych lat tułactwa. Roman Royewski przecież własną pracą zdobył powoli byt niezależny. W życiu Kolonji polskiej ś. p. Royewski brał żywy udział, był zawsze chętnym i ofiarnym uczestnikiem wszystkich zebrań polskich i polskich obchodów. Wykształcił cały szereg Polaków na doskonałych handlowców. Dla pogodnego usposobienia, wielkiego przywiązania do kraju ojczystego i uczynności zażywał należnego miru i poważania.

Cześć Jego pamięci.

† W dniu 19 z. m. zmarł w Warszawie Edward Bogusławski, nauczyciel, historyk i literat, członek wielu towarzystw naukowych, m. im. Tow. naukowego warszawskiego od roku 1908.

Urodzony w Warszawie w roku 1848, kształcił się w gimnazjum w Suwałkach, następnie w Szkole Głównej na wydziale historyczno-filologicznym. W roku 1870, rozpoczął zawód nauczycielski, któremu pozostał wierny. Oprócz licznych broszur polemicznych, napisał : « *Historję słowian* », 2 tomy ; « *Historję Polski* » ; « *Problemat słowiański* », wydane w Krakowie ;



Przyczyny upadku Polski »; « Początki Chorwacji iliryskiej » i t. d. Rozprawy historyczne drukował w « Światowidzie », « Przeglądzie historycznym » i in.

Pogrzeb zasłużonego dziejopisa odbył się w dniu 23 z. m.

† W Radomiu, 21 z. m., w przytułku dla starców Tow. Dobroczyńności, zmarł ziemieśnik, Józef Czarnecki, w wieku lat 73. Zmarły brał udział w licznych bitwach w czasie powstania ostatniego 63 roku, służył w oddziale Czachowskiego.

† W Zakopanem, zmarł po długiej i ciężkiej chorobie, dr Marjan Raciborski, profesor botaniki w uniwersytecie Jagiellońskim, czynny członek Akademii Umiejętności, uczony podróżnik i autor wielu dzieł naukowych. Ze s. p. Raciborskim zstępuje do grobu uczony europejskiej miary, chluba nie tylko polskiej, ale wszechświatowej nauki, który rozległą dziedziną swej pracy i badań w zakresie swej specjalności objął nie tylko kraj ojczysty, ale i kraje obce, zamorskie, ciesząc się sławą i uznaniem zagranicznego świata naukowego.

Z UBIEGŁEJ NIEDZIELI

Ubiegłej niedzieli Kolonja Polska obchodziła wielką uroczystość proklamowania Zjednoczonej i Niepodległej Polski.

Uroczystość ta, zapowiedziana przez wszystkie czasopisma paryskie oraz przez kilkadziesiąt, rozrzuconych pośpiesznie, zaproszeń, zgromadziła nieznaną, niebывалą tłumy.

Kościół polski był wypełniony po brzegi przedstawicielami wszystkich stanów, wszystkich prądów i nawet wszystkich wyznań. Zwarty tłum zaległ nie tylko przedsiem, lecz i schody i podjazd.

Było to, zaiste, nieznaną, niesłychane święto! Wielki ołtarz, przybrany emblematami narodowymi polskimi, wystrojony po bokach w tarcze, skupiające wszystkie sztandary Aljantów, tonął w zieleni, z pośród której wystrzelał hardo ku górze sztandar Polski Zjednoczonej i Niepodległej.

Nobożeństwo celebrował ksiądz prałat, Leon Postawka, w asyście prałata, byłego proboszcza w Montmorency, ksiądz Périé, Mszę odprawił ksiądz Więckowski, kapelan Zakładu Św. Kazimierza, u organów zasiadał p. Alfredo Amadei, artysta-kompozytor.

Podczas Mszy, p. Mirska-Szczepkowska, uczennica Jana Reszkego, odśpiewała swym pięknym, metalicznym głosem « Ave Maria ». Po czem, od ołtarza, przemówił prałat Périé, rozpoczynając swe podniosłe kazanie odczytaniem proklamacji Rządu rosyjskiego, ogłaszającego Zjednoczoną i Niepodległą Polskę. Znakomity kaznodzieja, a niezachwiany przyjaciel Polaków, w pełnych zapału słowach, witał zmartwychwstańską Polskę, podnosił moc wiary polskiej w Odrodzenie Ojczyzny, w wymiar sprawiedliwości.

Gdy skończył, poszmer oklasków odruchowych zerwał się i umilkł, pohamowany poszanowaniem dla miejsca.

Od stóp ołtarza zabrzmiał wówczas nieznanym w tym Kościele i migracji, świątyni tęsknoty i skargi, głos i zaintonował « Te Deum laudamus ». Głos ten podchwycili śpiewacy i pieśń dziękczynienia, pieśń radości uderzyła o sklepienie, po raz pierwszy od dni pamiętnej Rewolucji roku 1830, po raz pierwszy od przybycia tysięcy tułaczów polskich na emigrację.

W ślady za tą pieśnią rozległy się dźwięki « Boże, coś Polskę », lecz jakby inne niż dotąd, mocne, zaufane, bijące do stóp tej Zjednoczonej i Niepodległej i dźwięki te przeszły nagle w porywające rytmy « Jeszcze Polska nie zginęła », wygrywane z zacięciem przez maestra Amadei.

Przy tych dźwiękach fala pogłowia drgnęła, zakolysała się i jęła zmierzać ku wyjściu, i z ciekawością, a poruszeniem rozglądać się po sobie.

Ci, którzy nie mogli się byli docisnąć, w stronę

ołtarza a którzy jeno zdala widzieli rzędy mundurów, teraz dopiero mogli sprawdzić na własne oczy, ilu to i niezwykłych dygnitarzy przybyło na uroczystość.

Przedewszystkiem, tuż przed ołtarzem, pod znakami orła białego, zabrała miejsce cała Ambasada rosyjska, z ambasadorem, p. Izwolskim, na czele, dla zadokumentowania oficjalnego swych życzeń dla Polski Niepodległej i Zjednoczonej. Za sekretarzami i radcami ambasady, zasiadła gromada oficerów rosyjskich, z hr. Ignatiewem. Dalej Ambasador serbski, p. Milenko Wesnicz, dalej, na lewo, oficerowie francuscy z generałem Pau i delegowanym adjutantem generała Nioxa, kapitanem G'Sell, dalej zastęp cały przyjaciół Polski. Wśród członków Akademii René Bazin, Georges Lacour-Gayet, Henri Welschinger, więc pp.: Camille Le Senne, Edward Ganche, Paul Escudier, księżna d'Uzes Sheldon Philipps i wiele innych, których nie sposób było ani wyliczyć, ani spisać.

Kolonja Polska stawiła się in corpore, nie zbrakło w niej ani jednego odtamu. Przybyli i bawiący chwilowo w Paryżu działacze, napłynęli Wolontariusze i ocierali się, tuż o szare szynele żołnierzy-Polaków korpusu ekspedycyjnego rosyjskiego. Oto garść nazwisk z pobieżnych notatek:

Ordynat Maurycy hr. Zamoyski, księstwo Sapiehowie, Klementyna hr. Tyszkiewiczowa, Konstanty hr. Plater, Karolostwo Halpertowie, baronostwo Taubowie, Janostwo Reszkowie, Marjan Lutosławski, Maurycy Lewandowski, dyrektor banku, i Maurycy Flaum, dyrektor banku, Erazm Piltz, inżynier Sosnowski, Stanisław Silberstein, były wiceprezydent Łodzi, Hulewicz, Madejski, pułkownik Mokiejewski, komendant Rybiński, komendant Dr. Zaleski, Woźnicki, Kozakiewicz, Bienaimé de Wojno, doktorowa Zielińska, Aleksander Schurr, Urbach-Rivière, Strowscy, Stempowski, Buyko i t. d.

Dzień 8 kwietnia wyrze się na długo we wspomnieniach Kolonji Polskiej, jako pierwszy dzień na cześć Zjednoczonej i Niepodległej Ojczyzny naszej, w przededniu Jej wyzwolenia z oków niewoli.

KRONIKA PARYSKA

◊ Odczyty.

Dzisiaj, w sobotę, o godzinie 8 wieczorem, dnia 14 kwietnia, w Sali des Sociétés Savantes (28, rue Serpente) odbędzie się odczyt p. S. Poznara o prawo-państwową przyszłości Polski, w świetle ostatnich wypadków.

W niedzielę, dnia 22, o godzinie drugiej i pół po południu, w Sali Colarossi, tenże p. Pozner wygłosi odczyt o Konstytucji w Warszawie.

◊ Debiut w Odeonie.

Jutro, w niedzielę, na scenie Odeonu, wystąpi po raz pierwszy p. Halka Ducraïne Hulewiczówna, laureatka Konserwatorium paryskiego, artystka dramatyczna, której talent zdobył sobie ostatnimi czasy tak wielkie a zasłużone uznanie Kolonji.

◊ Dary.

Tydzien świąteczny przyniósł nam szereg znaczniejszych ofiar na cele publiczne.

Na Żołnierzy otrzymaliśmy od pułkownika A. M., 100 fr.; od p. Henryka Spilreina, 100 fr.; od p. Jana Reszkego, prezesa Komitetu, 100 fr.; — od pp. Trutchel, 50 fr.; oraz znów składkę stałą z Costa-Riki od Renego i Caraiuca Picado, 40 fr.

Dla Ofiar wojny w Polsce dar znaczniejszy nadesłali Jeńcy-Polacy z Horne (65 fr.). Jeńcy-Polacy-sokoli z Domérat (55) i Jeńcy-Polacy z Beaulieu 166 fr.

W ostatniej chwili Syndykat właścicieli nieruchomości w Paryżu nadesłał nam zapowiedź, iż na ostatnim zebraniu członków zawotował na cele polskie fr. 200, a mianowicie 100 fr. dla Żołnierzy-Polaków i 100 fr. dla Ofiar wojny w Polsce.

Wszystkim Ofiarodawcom zasyłamy serdeczne podziękowania, w imieniu obdarowanych instytucji.

Potrzebna zaraz Polka (miejsce w Paryżu), umiejąca gotować a także wprawna w chronieniu i porządkowaniu garderoby męskiej.

Zgłoszenia należy nadsyłać pod adresem « Polonii » dla M. O. S.

Kucharka-Polka, znająca się na wszelkiej pracy domowej, poszukuje miejsca natychmiast Zgłoszenia do « Polonii » pod literami M. K.

Książki polskie, nowe i używane, różnej treści nabywa Administracja « Polonii ».

FOURRURES & PELLETERIES

Garde pendant l'été

E. REIFEN

19, rue Auber — PARIS

BERNARD RHOT, tailleur

Vêtements sur mesure pour Dames et pour Hommes
12, RUE GÉRANDO, PARIS-9^e — Métro : ANVERS

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE : PERLY, — DROGIE KAMIEŃIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •

REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE,
PARIS

**WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —**

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sp osobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, ni ezbedny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sp osobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, ni ezbedny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielecą, 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 100/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT : P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

LA FRANCE, L'ANGLETERRE ET L'ITALIE

PROCLAMENT, ELLES AUSSI, LE PRINCIPE

DE LA

POLOGNE INDÉPENDANTE ET UNIFIÉE

Le Ministère français des Affaires étrangères vient de publier la note suivante :

Le gouvernement provisoire russe ayant communiqué aux gouvernements alliés de France, d'Angleterre et d'Italie la proclamation qu'il a adressée au peuple polonais, les gouvernements alliés se sont empressés de faire connaître à M. Milioukov qu'ils partageaient les sentiments dont s'est inspiré le gouvernement provisoire en appelant la Pologne à l'Indépendance et à l'Unité.

Les Alliés voient dans la décision de la Russie le triomphe des principes de liberté, qui sont ceux des États modernes et qui font la force des nations alliées dans la lutte qu'elles poursuivent contre la coalition germanique.

En adressant au gouvernement provisoire leurs hautes et cordiales félicitations, les Alliés ont tenu à affirmer devant l'opinion publique et devant le peuple polonais tout entier qu'ils se sentent solidaires avec la Russie dans la pensée de faire revivre la Pologne dans son intégrité, et ils ont tenu ainsi à témoigner en y travaillant avec elle, de l'intérêt constant qu'ils n'ont cessé de montrer pour la reconstitution d'une nation appelée à jouer dans l'Europe future un rôle important.

REPUBLIC OF THE PHILIPPINES

DEPARTMENT OF EDUCATION

OFFICE OF THE SECRETARY

1970

1970